

PAGES

MANQUANTES

ALBUM LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE LA

REVUE CANADIENNE.

LE ZODIAQUE.

SATIRES.

A LÉOPOLD II

GRAND-DUC DE TOSCANÈ.

LA NOUVELLE ITALIE.

*Expecto resurrectionem
Symbole de Nicée.*



A grande ombre, Italie ! à l'appel est docile !
Le Vésuve animant son frère de Sicile,
Lui parle avec sa voix qui tant de fois tonna :
Le mont Gibel reprend les foudres de l'Etna.
Comme deux noirs géants dont les têtes dressées

Se transmettraient de loin d'orageuses pensées,
Le dôme de Saint-Pierre, où Dieu souffle son plan,
Fait un signe compris par celui de Milan.
On dit qu'on voit suer le roc du Capitole ;
Les antres sibyllins retrouvent la parole ;
Les airs sont traversés par des bruits inconnus :
Tout annonce, tout dit que les temps sont venus,
Que deux grands ennemis vont heurter leur puissance ;
L'antique Labarum du vainqueur de Maxence
Reparaît au couchant, à l'est, au sud, au nord.
De Turin jusqu'aux murs que bâtit Antéor ;
Des glaciers de la Suisse aux campagnes de Lucques,
Voyez-vous chanceler ces idoles caduques ?
Voyez-vous resplendir, sous un ciel crevassé,
Le rajeunissement du ténébreux passé ?...

Trois destins sont promis aux princes de la terre :
Ceux qui, pour étouffer l'irascible cratère,
Serreront des deux mains son couvercle de feu,

Disparaîtront dans l'air, brûlés comme un cheveu.
Ceux que leur propre peuple, avec sa main hardie,
Forcera de marcher à travers l'incendie,
Histrions dans un rôle imposé par l'effroi,
Seront déshabillés de leur manteau de roi.
Ceux qui, sans peur de voir leur pourpre consumé,
Et passant dans des flots de flamme et de fumée,
Accourront les premiers au gouffre dévorant,
Et régleront le cours du sulfureux torrent,
Ceux-là, sur cette lave à la fin refroidie
Seront dignes d'asseoir leur royauté grandie ;
Et tout citoyen libre, aux siècles qui viendront,
Quand on parlera d'eux, découvrira son front.

Prince ! décide-toi dans cette triple route ;
Laquelle choisis-tu ? la dernière sans doute ;
C'est la moins périlleuse et celle du devoir.
Tes yeux ne se sont pas éteints dans le pouvoir,
Notre fibre n'est pas étrangère à la tienne,
Et l'homme est plus dans toi que l'archiduc de Vienne.
Tandis que le progrès n'éveille nul écho.
A la cour des Césars, trône du *statu quo* ;
Que le vieux despotisme, avec ses mains ridées,
Abat, comme Tarquin, les fleurs de nos idées,
Et sur la liberté jette un pesant linceul,
Toi, tu ne démens pas ton magnanime aïeul,
Dont la pieuse main, que le monde vénère,

Déchira de son code un feuillet sanguinaire,
Renversa des bourreaux les hideux appareils,
Et d'un sage prélat invoquant les conseils,
Entre les profondeurs de son repaire inique,
Saisissant par le froc le noir saint Dominique,
Sur le marché public le fit vendre à l'encan,
Avec son cheval, sa roue et son carcan.

Oui, le bien de ton peuple est le but de tes rêves :
D'un régime ombrageux bien loin que tu le grèves,
Tu le laisses penser et parler à loisir ;
Ton zèle tolérant lui permet de choisir
Entre la foi romaine et la foi gallicane ;
Tu sens qu'un règne doux est fait pour la Toscane,
Qu'il faut, au lieu de sceptre, instrument de douleurs,
Le bâton pastoral pour la ville des fleurs.
Par de telles vertus un souverain s'honore.
Est-ce assez pour ton peuple ? Il prétend plus encore :
Ce qu'il tient de ta libre et seule volonté,
Il le veut en vertu d'un droit incontesté,
Il sait trop que du sort la loi surnaturelle
Fait succéder parfois Commode à Marc-Aurèle,
Transforme sa fortune en changeant le César ;
Il frémit, en un mot, d'être heureux au hasard,
De songer que, toujours à sa péripétie,
Son destin ne dépend que d'une apoplexie,
Et qu'en se couchant libre, à tous les lendemains
Il peut se réveiller avec des fers aux mains.

Rassure ces terreurs ; pour ce peuple qui t'aime
Construis un avenir au delà de toi-même ;
Fût-il entre tes mains encor plus paternel,
Convertis l'arbitraire en pacte solennel ;
Du siècle qui te pousse accepte l'exigence ;
Souverain du progrès et de l'intelligence,
Ose, d'un bond hardi, te mettre à la hauteur
Du pontife romain, sublime novateur ;
Ose de ses vertus te poser solidaire ;
Qu'à chacun de ses pas chacun des tiens adhère ;
Déclare-toi tout haut prêt à le soutenir,
Si le temps vient jamais... et ce temps va venir.
Oui, dans le Nord brumeux un ouragan s'apprête ;
L'aigle germain ne dort jamais que d'une tête ;
Bien qu'au fond de son aire il paraisse engourdi,
Son œil fauve est ouvert sur l'orageux Midi.
Or, quand sa longue serre, ardente à la rapine,
Sentira remuer la terre transalpine,
Et que, du haut des monts qu'il a pris pour perchoir,
Il développera le drapeau jaune et noir,
Il faudra que chacun choisisse l'attitude.
Ou de l'indépendance ou de la servitude,
Et, suivant sans détour l'un ou l'autre chemin,
Soit Gibelin ou Guelfe, Allemand ou Romain,
Dans ce drame sanglant chacun prendra son rôle :
Parmi ceux qui mettront le fusil sur l'épaule,
Le plus grand doit régner sur les peuples latins.
Mais ne devançons pas la marche des destins ;
Vaincre d'abord, voilà l'œuvre préparatoire,
Plus tard on réglera les parts de la victoire ;
On verra, pour monter à ce suprême rang,
Ou d'Albert ou de toi quel sera le plus grand.

A des coups décisifs que le monde s'attende.
Ce n'est pas, cette fois, un chef obscur de bande,
Un proscrit isolé, sans prestige et sans nom,
Qui dresse dans un coin son étroit gonfanon :
C'est Rome suscitant ses tribus orphelines,
Avec sa grande voix qui sort des sept collines ;
C'est un pontife-roi, triplement couronné,
Un sage devant qui le monde est incliné,
Un homme de vertu, de force et de génie,
Levant son étendard contre la tyrannie,
Proclamant la réforme, épurant le saint lieu,
Avec l'autorité du vicaire de Dieu.

Au monde que sa voix éclaire et civilise
Il vient prouver qu'on a calomnié l'Eglise,
Qu'elle est pour chaque siècle un phare de clarté.
Il a dans sa grandeur compris la papauté.
Il sait qu'il n'a reçu son terrestre domaine
Que pour y féconder l'intelligence humaine :
Que le code éternel dicté par Jésus-Christ
Veut l'affranchissement du corps et de l'esprit ;
Que la force des rois deviendrait bien fragile
Si la révolte un jour s'appelait Evangile ;
Que nul pouvoir mortel ne résiste à celui
Qui donne à son levier le ciel pour point d'appui.
Il ne se cache pas la lutte qu'il affronte,
L'hydre siffle et se tord sous le pied qui la dompte,
Il le sait ; ce n'est pas d'aujourd'hui seulement
Que l'Eglise se heurte au colosse allemand ;
Et Vienne ne poursuit que l'œuvre du vieil âge
En voulant asservir Rome à son vasselage.
Mais, outre le secours de l'allié d'en haut,
Dont le bras invoqué ne fait jamais défaut,
Il ose croire aussi que dans l'Europe entière,
Sur un lointain rivage ou près de sa frontière,
Il se trouvera bien un peuple assez humain,
Un prince assez loyal pour lui tendre la main.
Et, dût-il n'obtenir nulle assistance amie,
Et d'un vaste abandon contempler l'infamie,
Dans son glorieux plan, loin de se ralentir,
Il combattrait tout seul comme apôtre et martyr ;
Il irait, a-t-il dit, sur le pavé des rues,
A ses Transteverins demander des crucies ;
Et seul, à pied, marchant avec son crucifix,
Trouverait un soldat dans chacun de ses fils.

Non, prophète inspiré ! moteur d'un nouveau monde !
Tu ne seras pas seul dans l'œuvre qui se fonde ;
Des bras te soutiendront dans ton sillon ardu.
Plus d'une forte voix t'a déjà répondu :
Le Piémont te salue avec cent mille épées ;
L'Angleterre, qui tient ses flottes équipées,
Consacre à préserver tes bords indépendants
D'hérétiques canons, diplomates grondants ;
L'Arno se souviendra qu'il est frère du Tibre ;
Nous-mêmes, dont la peur semble énerver la fibre,
Secouant nos drapeaux par la gloire entraînés,
Nous volerons à toi, comme tes fils aînés.
Honte au peuple abruti dont la ferveur éteinte
Ne se croiserait pas pour cette guerre sainte,
N'oserait dépenser un héroïque effort

Pour ravir l'Italie aux Sarrasins du Nord !
Non, le sol qui jeta tant de lueurs célèbres
Ne peut rester soumis à l'esprit de ténébres.
Terre des arts, des lois, de tout grand souvenir,
Centre où tous les rayons viennent se réunir,
Avec un saint respect le monde la regarde ;
Le ciel l'a confiée à notre sauvegarde ;
Il apposa sur elle un vénérable sceau ;
Son sépulcre à tout peuple a servi de berceau ;
De l'Europe savante elle est l'institutrice.
A peine a-t-il quitté le sein de sa nourrice,
Que l'enfant se réchauffe autour de son foyer,
Et dans son vers classique apprend à bégayer.
Nulle de ses cités qui ne soit notre école,
Qui ne se montre à nous avec une auréole :
Urbain fait resplendir le nom de Raphaël ;
Venise à Titien dresse un socle éternel ;
Tasse est le grand joyau dont Sorrente se pare ;
Arioste et Monti patronisent Ferrare ;
Sur les murs d'Arezzo Pétrarque rayonna ;
Gênes nomme Colomb, et Nice Masséna.
Voyez-vous s'avancer, en lumineux cortège,
Canova, Rossini, Carrache, le Corrège,
Orgueil de notre époque ou des âges anciens,
Nos maîtres, nos amis, nos grands concitoyens !
Mais Venise, Milan, Naples, Sienne, Pérouse
M'offrent rien en grandeurs que Florence jalouse.
Elle seule enfanta de son flanc maternel
Deux terribles penseurs, Dante et Machiavel,
Nicolini, Guido, Cellini, Michel-Ange
Et, dominant encor cette noble phalange.
Deux noms qui rempliraient chacun un panthéon.
Dont l'un est Mirabeau, l'autre Napoléon.

Serrons-nous donc autour de la mère patrie.
Que ce vieux Latium, cette grande Hespérie,
Redeviennent la terre où la faveur du ciel
Fit couler en ruisseaux le vin, l'huile et le miel.
La louve qui nourrit deux enfances jumelles
Garde encor pour ses fils du lait dans ses mamelles ;
Ses bords sont arrosés par des fleuves pareils ;
Ses germes primitifs ont les mêmes soleils ;
On n'a pas épuisé son fécond territoire
Des blocs de marbre blanc qui parlaient de sa gloire.
En la voyant dormir sous des cioux sans hivers,
Dilatant sa poitrine aux brises des deux mers,
Rassemblant, aux doux sons de la flûte joyeuse,
Ses troupeaux accroupis sous le frêne et l'yeuse,
Les poètes divins qui nous bercent encor
Dans ses champs fortunés placèrent l'âge d'or ;
Puisse-t-il rest fleurir sur la même contrée !
Non tel qu'on dut le voir sous Saturne et sous Rhée,
Quand l'homme dévorait, avec ses doigts sanglants,
Des lambeaux de chair crue assaisonnés de glands,
Et dormait sur la dure au fond d'une caverne ;
Mais le vrai siècle d'or d'un grand peuple moderne,
Le siècle fécondant les sciences, les arts,
Le commerce, le luxe aux splendides bazars,
Perçant des monts, jetant des chemins dans les nues,
Ouvrant à ses tenders des routes inconnues,
Le nouveau siècle d'or, âge de puberté,
Avec les droits égaux, la juste liberté,
Avec le code saint de la démocratie,
Tel qu'au monde païen l'annonça le Messie,
Tel que l'a proclamé le roi du Vatican,
Tel que tu dois le faire à ton peuple Toscan.

BARTHELEMY.

PROCES DE NICOLAS FOUQUET. (1)



n a vu que la chambre de justice avait siégé à Fontainebleau pendant le séjour qu'y fit la cour. La comparution de Fouquet pouvant être nécessaire d'un moment à l'autre, il avait été, avec une foule d'autres prisonniers pour faits de finances, transféré à Moret, à la suite de la chambre. Ainsi, celui qui avait disposé pendant neuf ans en maître absolu des finances du royaume, suivait maintenant ses juges de cachot en cachot ! le journal d'Ormesson raconte que le retour du surintendant à la Bastille fut marqué par une scène des plus attendrissantes. La femme et les enfans de Fouquet attendaient la voiture sur le pont de Clarenton où elle devait passer. Arrivé sur le pont, d'Artagnan, qui fut toujours plein d'humanité pour son prisonnier, malgré la rigueur des précautions qu'il lui était commandé de prendre, permit à la voiture de marcher au pas, et Fouquet put embrasser sa femme et ses enfans qu'il n'avait pas vus depuis trois ans. Entrevue cruelle et déchirante, malgré ses douceurs ; car, peu de temps auparavant, le roi avait vu, sans s'arrêter, la femme et la fille de Fouquet agenouillées sur son passage, et les récents arrêts de la chambre de justice n'étaient que trop faits pour jeter l'épouvante dans tous les cœurs !

Enfin, M. de Chamillart fit connaître ses conclusions, par les quelles il requérait que Fouquet, "atteint et convaincu du crime de péculat et autres cas mentionnés au procès, fust condamné à estre pendu et estranglé, tant que mort s'en suive."

Trente-huit mois s'étaient alors écoulés depuis l'arrestation de Fouquet à Nantes. Le 14 novembre 1664, il parut devant la chambre de justice. Avant de le laisser entrer, le chancelier crut de son devoir de faire connaître les justes plaintes de l'accusé au sujet des lettres scandaleuses qu'on lui avait attribuées, et il ajouta qu'aucune des lettres trouvées dans ses papiers n'avait été publiée, le roi n'ayant pas voulu compromettre la réputation de quelques dames de qualité (2). Après ce préambule, on fit entrer Fouquet. Il était vêtu, dit M. d'Ormesson, d'un habit court noir de drap tout uni, avec un petit collet uni et un manteau. Il salua la compagnie, sans que personne lui rendit le salut. Le

(1) Voir notre dernière livraison.

(2) Voici un fragment d'une de ces publications dont se plaignait Fouquet. On le trouve dans *la Bastille dévoilée*. Si l'on n'était suffisamment averti par ce qui précède, le ton même de cette lettre prouverait jusqu'à l'évidence qu'elle est l'œuvre d'un pamphlétaire de l'époque. C'est Mme du Blesis-Bellière qui écrivait au surintendant : "Je ne sais plus ce que je dis ni ce que je fais lorsqu'on résiste à vos intentions. Je ne puis sortir de colère lorsque je songe que cette demoiselle de la Vallière a fait la capable avec moy. Pour captiver sa bienveillance, je l'ay encensée par sa beauté, qui n'est pourtant pas grande ; et puis, luy ait fait connoistre que vous empescheriez qu'il ne lui manquast jamais de rien, et que vous aviez vingt mille pistoles pour elle, elle se gendarma contre moy, disant que vingt-cinq mille n'étoient pas capables de luy faire faire un faux pas ; et elle me répéta cela avec tant de fierté que, quoique je n'aye rien oublié pour la radoucir avant de me séparer d'elle, je crains fort qu'elle n'en parle au roi, de sorte qu'il faudra prendre le devant. Pour cela ne trouvez-vous pas à propos de dire, pour la prévenir, qu'elle vous a demandé de l'argent, et que vous luy en avez refusé ?"

chancelier lui ayant dit de s'asseoir, il se mit sur la sellette sans faire aucune observation ; mais, invité à lever la main pour prêter serment, il pria qu'on ne trouvât point mauvais s'il s'y refusait ne voulant pas déroger à son privilège. En même temps il renouvela ses protestations et fit des excuses sur ce qu'il s'était présenté en habit court, mais depuis plus d'un an il avait demandé une soutane et une robe qu'on n'avait pas voulu lui donner ; au surplus, il ne croyait pas que son privilège dépendit de son habit. Après en avoir délibéré, la chambre décida, ainsi que cela avait déjà eu lieu lors des interrogatoires, que s'il ne voulait pas prêter serment, on le jugerait comme s'il était muet, sauf à faire mention de ces protestations. Là-dessus, Fouquet se soumit et répondit à toutes les questions qu'on lui posa. Cependant, il n'en protesta pas moins contre la violation de ses privilèges toutes les fois qu'il comparut devant la chambre de justice ; et réclama jusqu'à la fin ses juges naturels.

Les premiers interrogatoires portèrent sur les faits relatifs au péculat, tels que le marc d'or, les sucres et cires de Rouen, les six millions de billets réassignés, les octrois, les dépenses personnelles. Suivant Mme. de Sévigné, le *cher et malheureux ami* parlait d'ordinaire si habilement que plusieurs ne pouvaient s'empêcher de l'admirer. Elle cite, entre autres, M. Renard, un des vingt-deux juges qui avait dit : "Il faut avouer que cet homme est incomparable ; il n'a jamais si bien parlé dans le parlement ; il se possède mieux qu'il n'avait jamais fait." Deux ou trois fois cependant la patience avait échappé à l'accusé, et il s'était défendu avec une chaleur qui lui était nuisible.

Vint enfin la lecture du projet de rébellion. Pendant tout le temps qu'elle dura, Fouquet eut les yeux attachés sur un crucifix qui était dans la chambre. La lecture achevée, invité à s'expliquer à ce sujet, il répondit que c'était là *une pièce extravagante, un effet de vapeurs fantasques et chimériques*, et que si le but de ses ennemis avait été de le couvrir de confusion en le forçant d'en ouvrir la lecture, ils y avaient pleinement réussi. "Comment, lui dit alors le chancelier, accordez-vous le zèle et l'affection pour l'Etat, dont vous avez parlé si souvent, avec le dessein que vous aviez projeté de le troubler et bouleverser de fond en comble, pour l'unique but de conserver votre charge ? Vous ne pouvez pas dire que ce ne soit là un crime d'Etat ?—Non, répondit Fouquet : on ne saurait être accusé d'un crime d'Etat pour avoir eu une folle pensée qui n'est pas sortie du cabinet, qui n'a reçu aucun commencement d'exécution, qu'on a si bien oubliée depuis plus de deux ans que l'on en croyait toute trace disparue." "Un crime d'Etat, poursuivit-il, c'est quand on est dans une charge principale, qu'on a le secret du prince et que tout d'un coup on se met du côté de ses ennemis, qu'on fait ouvrir les portes d'une ville dont on est gouverneur à l'armée des ennemis, et qu'on les ferme à son véritable maître, qu'on porte dans le parti tous les secrets de l'Etat (1)." Le chancelier garda prudemment le silence ; et

(1) Lettre de Mme. de Sévigné, 9 décembre 1664. Le Journal d'Ormesson reproduit la même pensée en termes presque identiques.

Mme de Sévigné de s'écrier avec son air le plus triomphant : "Voilà au vrai comme la chose se passa. Vous m'avouerez qu'il n'y a rien de plus spirituel, de plus délicat, et même de plus plaisant." Ensuite, Fouquet continua sa défense et rappela les services qu'il avait rendus au cardinal, les remerciemens qu'il en avaient reçus et qui se seraient trouvés dans ses papiers si on ne les eût soustraits ; puis enfin, la noire ingratitude dont il en avait été payé. Mais de ce que la conduite du chancelier n'avait pas été exempte de reproches dans les troubles de la Fronde, de ce que le cardinal Mazarin n'avait pas eu pour Fouquet toute la reconnaissance à laquelle celui-ci s'attendait, s'ensuivait-il que l'accusation n'eût aucun fondement ? L'amitié la plus vive pouvait seule se faire illusion à ce point ; et loin que les troubles encore récents de la Fronde dussent servir d'excuse à Fouquet, la raison d'Etat voulait, au contraire, qu'il fût puni d'autant plus sévèrement qu'on était plus rapproché des temps où l'entreprise d'un pareil projet aurait pu être tentée avec quelque chance de succès.

Enfin les interrogatoires furent clos le 4 décembre, et les rapporteurs résumèrent l'affaire. M. d'Ormesson parla le premier. On a déjà vu de quel côté il était. "M. d'Ormesson m'a priée de ne plus le voir que l'affaire soit jugée, dit encore Mme de Sévigné ; il est dans le conclave et ne veut plus avoir de commerce avec le monde. Il affecte une grande réserve ; il ne parle point mais il écoute ; et j'ai eu le plaisir, en lui disant adieu, de lui dire tout ce que je pense." Son résumé dura sept jours. Il eut à examiner quatre-vingt-seize chefs d'accusation. Il reconnut vrais la plupart des griefs concernant le péculat, trouvant inconcevable, dit-il, que le surintendant ait pu voler en quatre mois plus de 4 millions. A l'égard des dépenses faites par l'accusé, elles étaient au-delà de toute raison.

Il est vrai qu'on l'avait vu garder assez de mesure dans l'adversité, mais il n'en avait gardé aucune dans sa prospérité ; l'on voulait prétendre que la dissipation n'était pas un crime, mais quant à lui il n'était pas de cet avis, les fortunes subites lui paraissant suspectes. Pour ce qui était du crime d'Etat, le projet en était fort méchant, absolument inexcusable, et on ne saurait trouver une bonne raison pour le défendre ; ce projet était l'effet d'une ambition déréglée, d'un esprit blessé de la maladie du temps de se rendre considérable ; c'était l'œuvre d'un homme enivré de sa fortune, dont les pensées étaient vagues et se portaient partout ; pour en finir, c'était une méchante pensée, indigne d'un homme d'honneur."

Voici quelles furent les conclusions de M. d'Ormesson :

"Par toutes ces considérations, il y a lieu de déclarer l'accusé dument atteint et convaincu d'abus de malversations par lui commises au fait des finances ; pour réparation de quoy, ensemble pour les autres cas résultant du procez, d'ordonner qu'il sera banny à perpétuité hors du royaume, enjoint à lui de garder son ban à peine de la vie, ses biens confisqués."

Veut-on savoir maintenant les motifs réels qui déterminèrent M. d'Ormesson et l'effet que ses conclusions produisirent dans Paris ? Son journal nous l'apprend.

"Il me semble que l'on fut satisfait de moi et j'en remercie Dieu. Jamais il ne s'est fait tant de prières que pour cette affaire. La conjoncture des rentes et autres affaires publiques, où tout le monde s'est trouvé blessé, fait qu'il n'y a personne qui ne souhaite le salut de M. Fouquet, autant par haine pour ses ennemis que par amitié pour lui."

Et un peu plus loin :

Y3

"Je ne puis omettre que l'approbation de mon opinion est si politique, si grande et si générale, qu'il n'y a personne qui ne m'en fasse compliment, et que j'en reçois de toute part des lettres de conjouissance. Dieu en soit loué !"

Les amis de Fouquet trouvèrent les conclusions de M. d'Ormesson un peu sévères ; néanmoins ils firent des vœux pour qu'elles fussent adoptées par la majorité des juges, et l'on savait, au surplus, que les espérances de la famille n'allaient pas au-delà. Après M. d'Ormesson, c'était à M. de Sainte-Hélène, son camarade très indigne, à reprendre l'affaire. On devine de quelle main lui vient cette qualification, et il est inutile d'ajouter que, d'après la même autorité, il le fit *pauvrement, misérablement*, sans s'appuyer sur rien. M. de Sainte-Hélène conclut à ce que l'accusé eût la tête tranchée. Pussort, l'oncle de Colbert, le trouva digne de la corde et du gibet ; mais, en raison des charges qu'il avait exercées, il se rangea à l'avis de M. de Sainte-Hélène. Et Mme de Sévigné de s'écrier, non sans raison : "Que dites-vous de cette modération ? C'est à cause qu'il est oncle de M. Colbert et qu'il a été récusé qu'il a voulu en user si honnêtement. Pour moi, je saute aux nues quand je pense à cette infamie." Cependant le jour du jugement approchait, et de part et d'autre l'intrigue redoublait d'efforts. D'un côté, on répétait que le roi avait dit, en parlant de Fouquet : C'est un homme dangereux. "Quant à Colbert, il est tellement enragé, écrivait encore Madame de Sévigné, qu'on attend quelque chose d'atroce et d'injuste qui nous remettra au désespoir." En même temps on offrait aux juges de leur rembourser ce qu'ils perdaient à la suppression des rentes et on leur donnait quittance de ce qu'ils auraient eu à payer pour le droit annuel de leurs charges. Mais si le roi avait des cordes puissantes à sa disposition, les amis et la famille de Fouquet ne négligeaient rien pour mettre la chance de leur côté. Le bruit courait qu'on avait fait gagner M. de Roxante, un des juges, par une dame à qui l'on avait donné de l'argent. Selon M. d'Ormesson, le fils de M. de Pontchartrain avait dit à son père, en se jetant à ses genoux : "Ne nous déshonorez pas en votant la mort, sinon je quitte la robe." Qui n'a lu en outre de Mme de Sévigné ce dévouement héroïque d'un autre juge, de M. de Mazenau ? Malade à mourir, souffrant des douleurs horribles, il se faisait porter à l'audience pour ne pas perdre son droit de voter, et il y rendit un jour deux pierres d'une grosseur considérable. M. le prince de Condé, Turenne sollicitaient aussi, et l'on cite un mot de ce dernier qui peint bien l'état des esprits. Quelqu'un blâmait devant lui l'emportement de Colbert et louait la modération de Le Tellier : "Oui, dit Turenne, je crois que M. Colbert a plus d'envie qu'il soit pendu, et que M. Le Tellier a plus de peur qu'il ne le soit pas." Enfin, faut-il le dire ? vers le 15 décembre, une comète d'une grandeur considérable, dont la queue se dirigeait du côté de la Bastille, avait paru à l'horizon. D'abord on n'y avait pas cru ; on s'en était moqué. Mais bientôt il n'en fallut plus douter. N'était-ce pas d'un heureux présage en faveur de l'accusé ? "La comète me fait beaucoup d'honneur," aurait dit Fouquet à ce sujet. Mais enfin le dernier jour est venu. "Depuis quelque temps (je demande pardon de faire des emprunts si fréquens à des lettres que tout le monde sait par cœur), depuis quelque temps, dit Mme de Sévigné, on ne parle d'autre chose ; on raisonne, on tire des conséquences, on compte sur ses doigts, on s'attendrit, on craint, on souhaite, on hait, on admire, on est triste, on est accablé." Cet accablement, du reste, n'était que trop naturel. Chacun des juges opinait ouvertement en faisant connaître

ses motifs, et déjà, si l'on excepte M. d'Ormesson, les six premiers avaient voté pour la mort. On se figure les angoisses de la famille et des amis de Fouquet. Heureusement, dans la journée du 19 décembre, les choses tournèrent, et les avis favorables se succédèrent les uns aux autres. Le lendemain, le sort de l'accusé était fixé ; à la majorité de treize voix contre neuf, la chambre de justice avait rendu l'arrêt suivant :

“ La chambre a déclaré et déclare ledit sieur Fouquet dument atteint et convaincu d'abus et malversations par lui commises au fait des finances ; pour réparation de quoy, ensemble pour les autres cas résultant du procès, l'a banny et bannit à perpétuité hors du royaume, enjoint à lui de garder son ban sous peine de la vie, a déclaré tous ses biens confisquez au roy, sur iceux préalablement pris la somme de 100,000 livres applicables moitié au roi et l'autre moitié en œuvres pies.”

On a conservé les noms des juges qui siégèrent dans le procès de Fouquet. MM. d'Ormesson, Le Feron, Moussy, Brillac, Renard, Bernard, Boxante, La Toison, la Baume, Verdier, Mazenau, Catinat, Pontchartrain, votèrent pour le bannissement ; MM. Sainte-Hélène, Pussort, Gisacourt, Fériel, Nogués, Héraut, Poncet, le chancelier Séguier, pour la mort. Ce dernier fut pour la mort, bien que, lorsque son tour vint, la majorité en faveur du bannissement fût déjà acquise à l'accusé. Quelle que fût la conséquence de son vote, il ne pouvait, dit-il, aller contre sa conscience. Un des juges, au contraire, tellement la passion était grande contre Colbert ! n'avait voté qu'à cinq ans de prison et à l'amende (1).

On sait comment le roi modifia l'arrêt. Par une rigueur sans exemple, et qui n'a pas eu d'imitateurs, il aggrava la peine, et le bannissement fut converti en une détention perpétuelle. Au point de vue de la morale une pareille décision est inexcusable ; c'est le comble de l'arbitraire, de l'injustice, et jamais on ne vit dans un gouvernement civilisé, un abus de pouvoir plus audacieux. Pour tout dire en un mot, cette décision, inspirée par la politique par la raison d'Etat, fut un véritable coup d'Etat. Pour quiconque aura lu avec quelque attention le projet de Fouquet, il est évident que ce projet constituait le crime d'Etat le plus caractérisé. On objectait vainement qu'il n'avait pas reçu un commencement d'exécution. Il y avait d'abord les séductions à prix d'argent ; ensuite cette exécution n'avait pas eu lieu par des motifs indépendans de Fouquet, et par cela seul que le car-

(1) Les chansonniers du temps ne laissèrent pas échapper cette occasion de donner carrière à leur verve. Dans une espèce de complainte en vingt-deux couplets, un d'eux loua ou critiqua chacun des vingt-deux juges, suivant qu'il avait voté pour ou contre Fouquet. Voici deux de ces couplets, ils suffiront pour donner une idée des autres :

Monsieur Poussert
Harangua fort,
Mais par malheur il prit l'essor,
Et sa sottie harangue
Fit bien voir au barreau
Qu'il a beaucoup de langue
Et fort peu de cerveau.

Ne finissons
Cette chanson
Sans bien exalter d'Ormesson,
Et que Dieu le bénisse,
Avecque tous les gens de bien
Qui rende la justice
Et qui ne craignent rien.

dinal n'effectua jamais les projets qu'il lui supposait. Dieu nous garde de vouloir porter atteinte au respect que méritent les formes judiciaires ! Il faut plutôt se féliciter, quelque soit le résultat de la leçon lorsque les tribunaux rappellent à leur observation les gouvernemens qui s'en sont écartés. Mais cela dit, on ne saurait disconvenir que la chambre de justice n'ait vu que le petit côté de l'affaire de Fouquet, et qu'en inclinant à l'indulgence elle ne préparât, si le gouvernement l'avait suivie dans cette voie le retour des troubles dont on était à peine sorti et de ces prétentions qu'avaient certains hommes, suivant les expressions de M. d'Ormesson, à se rendre considérables dans l'Etat. La politique que le roi adopta dans cette mémorable circonstance se rattachait à la politique violente, révolutionnaire en quelque sorte, mais ferme et prévoyante, du cardinal Richelieu. Supposez que Fouquet fut passé à l'étranger et qu'il s'y fût mêlé à quelques intrigues, comme son caractère léger devait le faire craindre naturellement, quel échec moral, quelle déconsidération pour le gouvernement. Non seulement la détention perpétuelle prévenait de telles conséquences, mais elle inspirait une frayeur salutaire aux ambitieux, aux brouillons, quel que fut leur rang ; elle donnait du gouvernement, aux autres puissances, une opinion qu'on avait le plus grand intérêt à accréditer, à savoir, qu'il n'était plus dominé par les partis, qu'il était maître de ses mouvemens, libre dans ses desseins. Il ne faut pas oublier enfin, en appréciant le parti adopté par Louis XIV, que Fouquet fut surtout un prétexte pour l'opposition du temps que la haine pour les manières hautaines de Colbert, le mécontentement causé par ses mesures financières, l'animosité de ses créatures, mais principalement l'oubli des formes, déterminèrent les treize juges dont le vote sauva la vie à l'accusé.

L'arrêt fut signifié à Fouquet le 22 décembre 1663, mais déjà il l'avait appris par des signaux. Lorsque Foucault, le greffier de la chambre de justice, vint à la Bastille pour lui en faire la lecture, suivant l'usage, il lui demanda son nom. “ Ne savez-vous pas qui je suis ? dit Fouquet. Quant à mon nom, je ne le dirai pas plus ici que je ne l'ai fait à la chambre.” Et il renouvela une dernière fois sa protestation touchant l'incompétence de ses juges. Quelques momens après, on le sépara de Pecquet, son médecin, de Lavallée, son domestique, qui pleuraient tous deux, et il partit en carrosse pour Pignerol, accompagné de d'Artagnan, sous l'escorte de cent mousquetaires. Il paraissait heureux et gai, dit le journal de M. d'Ormesson. Partout, sur son passage, il recevait les bénédictions de la foule. Trois ans auparavant, ne lui prodiguait-elle pas ses injures dans le trajet de Nantes à Paris ? En même temps, toute sa famille fut de nouveau exilée, ceux-ci en Bretagne, ceux-là en Auvergne, d'autres en Champagne. Cependant les frayeurs étaient vives à Paris au sujet du *cher et malheureux ami*. On apprit qu'il était tombé malade en route, et comme les bruits d'empoisonnement avaient circulé, les imaginations effrayées de s'écrier : “ Quoi ! déjà !... ” Inutile de dire que ces craintes ne se réalisèrent pas.

Arrivé à Pignerol, d'Artagnan remit la garde de son prisonnier au capitaine Saint-Mars. Les ordres donnés à celui-ci étaient des plus sévères. D'abord, Fouquet ne devait avoir de communication avec personne, sous quelque prétexte que ce pût être, ni de vive voix, ni par écrit. Il n'était permis de lui fournir ni encre, ni papier. On pouvait lui donner un confesseur, en observant néanmoins la précaution d'en changer de temps en temps, et de prévenir celui-ci au moment même où il serait appelé. Enfin, un chapelain devait lui dire la messe tous les jours, et il

était alloué pour son entretien une somme de 1,000 livres par an, plus 500 louis une fois donnés pour achat d'ornemens et de divers autres objets. Au résumé, une somme de 9 à 10,000 liv. fut affectée aux dépenses qui concernaient personnellement le prisonnier (1).

Comment un homme d'une activité d'esprit aussi prodigieuse que Fouquet, qui, depuis l'âge de vingt ans, avait en la conduite de tant d'affaires considérables, et dont l'aptitude pour le travail était telle que, pendant la durée de son procès, il écrivit seize volumes de justifications ; comment un tel homme aurait-il pu accepter sans arrière-pensée cet avenir de réclusion perpétuelle que la volonté du roi lui avait fait ? Comme il arrive à tous les prisonniers, sa première pensée, en entrant dans la citadelle de Pignerol, fut de chercher les moyens d'en sortir. La correspondance du capitaine Saint-Mars avec Louvois fournit à ce sujet des détails pleins d'intérêt, et fixe toutes les incertitudes qui pouvaient exister encore, il y a quelques années, sur l'époque et le lieu de la mort de Fouquet (2). D'abord, il chercha à intéresser à son sort le confesseur qu'on lui donnait, et on crut devoir limiter à cinq par an, à moins de maladie, le nombre de fois qu'il lui serait permis de se confesser.

Au moins de juin 1665, la foudre tomba sur la citadelle de Pignerol. Plusieurs personnes périrent ; Saint-Mars crut même que Fouquet avait été écrasé par les décombres de son appartement avec le domestique qui le servait ; heureusement, ils avaient pu se sauver tous les deux dans des corniches. Malgré la surveillance dont il était l'objet, il avait trouvé le moyen de tracer quelques lignes sur un mouchoir, sur des rubans de couleur ; il se servait pour plume d'*os de chapon*, et faisait de l'encre avec du vin et de la suie. Il avait composé en outre un encre sympathique, et l'on voit Louvois se préoccuper beaucoup dans sa correspondance de la découverte d'un pareil procédé. Il est plus probable que Fouquet le reconnaît déjà depuis longtemps, et s'en était servi au pouvoir. Mais si l'imagination du prisonnier était féconde en expédients, Saint-Mars faisait bonne garde et le surveillait de près. Pendant quelques années, on ne lui donna que des rubans

(1) La pièce originale, signée Louis et contre-signée Le Tellier, existe aux archives du royaume.

(2). Cette correspondance des plus curieuses a été recueillie aux archives du royaume. M. Delort l'a publiée le premier dans son ouvrage intitulé : *Histoire de la détention des philosophes et des gens de lettres, précédée de celle de Fouquet, de Pellisson et de Lauzun*. Postérieurement à cette publication, le bibliophile Jacob a cru pouvoir soutenir que le masque de fer n'était autre que Fouquet. Il y a pourtant dans le volume de M. Delort vingt lettres qui prouvent positivement, catégoriquement, le contraire ; celle, entre autres, où Louvois parle de la permission accordée à Mme Fouquet et à ses enfans de demeurer avec le prisonnier, celle où le même ministre répond à l'avis que Saint-Mars lui a donné de la mort de l'ancien surintendant, une autre enfin où il autorise la famille à emporter le corps partout où bon lui semblera. Les originaux de ces lettres existent, et tout le monde peut les voir aux archives du royaume. Je ne parle pas d'un extrait des registres mortuaires du couvent des Dames de Sainte-Marie, grande rue Saint-Antoine, à Paris, extrait conçu en ces termes : " Le 28 mars 1681 fut inhumé dans notre église, en la chapelle de Saint François-de-Sales, messire Nicolas Fouquet, qui fut élevé à tous les degrés d'honneur de la magistrature, conseiller du parlement, maître des requêtes, procureur général, surintendant des finances et ministre d'Etat." D'ailleurs, les recherches faites aussi par M. Delort, et les pièces qu'il a publiées à l'appui, ne laissent plus aucun doute sur la qualité du mystérieux personnage qui, depuis Voltaire, a tant préoccupé les esprits sous le nom de l'homme au masque de fer. Ce prisonnier était une espèce de diplomate piémontais, nommé Marchiali, que le gouvernement français fit enlever par surprise pour le punir d'avoir ébruité une négociation importante qu'il avait provoquée (il s'agissait d'une place de guerre qu'il proposait de livrer à la France), négociation dans laquelle le nom du roi se trouvait compromis.

noirs, on compta exactement son linge avec lequel il était parvenu à faire du papier, enfin on le fouilla plusieurs fois par jour, et des grilles furent placées aux fenêtres de son appartement, de manière qu'il ne voyait plus que le ciel. Que faire dans la solitude de ces journées sans fin ? Il avait demandé des livres. Le Tellier répondit à Saint-Mars : Vous pouvez lui faire achepter les *Ouvres de Calvins et de saint Bonaventure*, et le *Dictionnaire nouveau des rimes françoises*, mais non pas les *Œuvres de saint Hirosme et de saint Augustin*." Comprend-on les motifs d'une pareille exclusion ? Cependant un projet d'évasion avait été comploté, mais il fut découvert, et un soldat de la citadelle, qui avait reçu six pistoles pour y prendre part, fut jugé militairement et exécuté. Quelques années s'écoulèrent ainsi. Au mois de novembre 1671, le roi lui donna un compagnon, ce même Puyguilhem avec qui il avait eu un entretien à Nantes, le veille de son arrestation. Les deux prisonniers occupaient un appartement voisin, et parvinrent, au bout de quelque temps, à établir une communication secrète d'un appartement à l'autre. Toutefois, la rigueur du roi finit par s'apaiser. On permit d'abord à Fouquet et à Puyguilhem de se promener ensemble dans la citadelle, de diner avec le capitaine Saint-Mars, et on autorisa celui-ci à inviter quelquefois à sa table les personnes de Pignerol dont il pouvait répondre. Enfin, au mois de mai 1679, le roi accorda à Mme Fouquet et à ses enfans d'aller à Pignerol et de demeurer dans la citadelle. Il y avait alors dix-huit ans qu'ils étaient séparés. Sans doute, cette faveur en présageait une plus grande : malheureusement, la santé de Fouquet était depuis longtemps altérée, et il mourut, âgé de soixante-cinq ans, vers la fin du mois de mars 1680. Faut-il le dire ? ses anciens amis l'avaient alors oublié à ce point que Mme de Sévigné elle-même, qui l'avaient servi avec tant de chaleur et de dévouement, mentionne à peine cet événement et ne l'accompagne d'aucune réflexion, d'aucun regret ?

La correspondance de Louvois avec Saint-Mars constate qu'un fils de Fouquet, le vicomte de Vaux, emporta après sa mort tous les papiers qui avaient appartenu à son père. Louvois trouva qu'ils auraient dû être envoyés au roi, et reprimanda sévèrement le commandant de Pignerol. Il y avait, dit-on, parmi ces papiers des vers, et peut-être aussi un livre qui fut publié en 1682 sous le titre de *Conseils de la sagesse*, et qu'on a attribué à Fouquet. M. d'Ormesson dit également que Fouquet avait écrit et fait imprimer pendant l'instruction de son procès un livre de piété ayant pour titre : *Heures de la Conception de Notre-Dame*. On cherche aujourd'hui inutilement ces deux ouvrages dans les bibliothèques.

Telle fut cette vie avec sa magnificence et ses revers. Il est fâcheux pour Fouquet que sa célébrité lui soit venue non pas de la régularité de son administration, mais de la grandeur, du retentissement de sa chute. On peut dire de tous les ministres, que même les plus mauvais ont fait un peu de bien et rendu quelques services que l'on oublie trop. C'est ce qui arriva à Fouquet. Au mérite d'avoir, grâce à ses ressources personnelles, fourni au cardinal Mazarin toutes les sommes qui lui étaient nécessaires pour ses projets, à une époque où Mazarin et l'Etat n'avaient plus aucun crédit, Fouquet joignit celui d'encourager le grand commerce extérieur et la navigation, qu'il essaya de relever en établissant un droit de cinquante sols sur les navires étrangers. Voilà pour les services matériels. Il est évident, en outre, que Louis XIV lui emprunta les deux qualités qui l'ont surtout rendu populaire : je veux parler de son goût pour les constructions et des fa- veurs qu'il aima toujours prodiguer aux poètes, aux littérateurs,

aux grands artistes de son époque. Il y a là de quoi rendre indulgent. Qu'on se figure d'ailleurs les angoisses de dix-neuf ans passés dans la plus dure prison, pour celui qui, au temps de sa prospérité, domptait, autorisait toutes les volontés et tous les cœurs, qui avait une cour de grands seigneurs et de grandes dames de poètes et d'artistes, dont un désir enfantait des chefs-d'œuvre, et qui, à Vaux, à Saint-Mandé, élevait des montagnes, creusait des vallées. Quelle expiation ! Enfin, si les goûts de Fouquet ont influé sur ceux de Louis XIV, par une réaction des plus heureuses, ses prodigalités et le désordre de son administration valurent à la France la sévère économie, l'ordre, la probité que Colbert chercha toujours à faire régner dans les immenses affaires dont il fut chargé.

J'ai essayé de faire voir le rôle que ce dernier avait joué dans l'affaire de Fouquet. Cette époque de sa vie a dû être pour Colbert très difficile et très critique. Laisser aller les choses, n'opposer aucun effort aux efforts des amis de l'accusé, rester calme et sans passion autour de mille passions, cela était beau sans doute, mais c'était s'exposer à voir absoudre les faits les plus

graves, les malversations les plus criantes. Quoi qu'il en soit, si le but que Colbert voulait atteindre était louable, on n'en peut dire autant des moyens qu'il fut obligé d'employer ; mais l'on sait que, de tout temps, les gouvernemens se sont surtout préoccupés du but. Ainsi fit Colbert. Plus souple, plus insinuant, plus maître de lui, d'un côté il aurait retardé ses mesures sur les rentes ; de l'autre, en circonscrivant l'accusation sur quelques chefs principaux, il aurait évité les lenteurs, les défauts de forme qui faillirent tout perdre. Telle n'était pas sa nature. Indigné des dilapidations qu'il avait vues, s'inquiétant peu de l'accusation, assez vraie au fond, qui lui était faite de s'acharner ainsi contre celui dont il avait pris la place ; d'humeur sombre, inflexible, il le poussa sans pitié jusqu'à ce qu'il fût tombé. Encore une fois, on peut ne pas approuver l'homme, mais à coup sûr le ministre méritait des éloges. Les malversations de Fouquet étant avérées, le crime d'Etat manifeste, patent, constaté de sa main, un exemple était nécessaire.

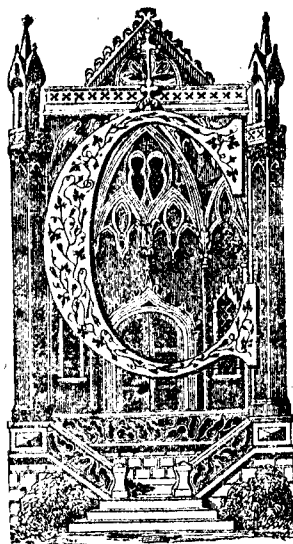
PIERRE CLÉMENT.

CHRONIQUE AMERICAINE. ⁽¹⁾

II.

II.

NOIR ET BLANC.



E qui frappe le plus, lorsqu'on met le pied sur la terre d'Amérique, c'est l'absence de toute police. Dans les mille petits incidens de la vie l'action du gouvernement est nulle. Cochers de fiacres, commissionnaires et autres vous rançonnent à leur gré, et personne n'est chargé de faire droit à vos plaintes. Il faut venir en Amérique pour apprendre à chérir les gendarmes et les sergens de ville si indignement calomniés dans notre France sceptique. Arrivez-vous dans une ville, des essaims de nègres et de blancs se disputent votre

(1) Voir notre dernière livraison.

bagage ; quelquefois ils se battent sous vos yeux, et vous êtes heureux si dans la bagarre vous n'attrapez pas quelque horizon.

Un jour, à bord d'un bateau à vapeur, une de ces luttes intéressées s'éleva entre un blanc et un noir. Emporté par la cupidité, par la colère, le nègre lève la main sur le blanc. Sans égard pour la couleur de son adversaire, le blanc s'apprête à riposter, mais tout à coup il se rappelle qu'il a l'honneur d'être blanc, et croisant fièrement ses bras sur sa poitrine, il regarde son ennemi en face : "Frappez-moi, si vous osez," lui dit-il. Cet homme était magnifique de calme et d'indignation, magnifique comme ce héros de l'antiquité dont les paroles : *frappe, mais écoute*, sont venues jusqu'à nous. Devant ce mépris sublime le nègre resta foudroyé, il baissa les yeux, balbutia, et demanda presque pardon de la liberté qu'il avait été sur le point de prendre.

Que cette petite anecdote ne fasse pas supposer que tous les nègres en Amérique soient des martyrs. Esclaves ou libres, ils travaillent peu, mangent beaucoup, et dorment mieux encore. Mais là s'arrête leur bonheur. Libres, ils restent malgré leur liberté de véritables parias. L'argent, l'argent lui-même est inutile et impuissant entre leurs mains. Partout ils ont leurs places désignées, places subalternes et infimes, dont à aucun prix ils ne peuvent sortir. Dans ce pays d'égalité suprême, il n'y a pas d'éga-

lité entre l'homme à peau blanche et l'homme à peau de cuivre ou d'ébène. Les Américains font tout ce qu'ils peuvent pour donner raison à l'odieux paradoxe que chez eux il vaut mieux naître noir esclave que noir libre. Ils admettent leurs esclaves dont ils ont faits des domestiques à des privilèges interdits aux noirs libres. Dans les tables publiques, le blanc le plus ombrageux ne s'offense pas de se trouver à côté d'une négresse portant un enfant blanc dans ses bras, et le même blanc ferait chasser à coups de fouet le nègre libre assez hardi pour oser s'asseoir près de lui. Quels préjugés ! Mais les Américains sont conséquens avec leurs préjugés, et, en général, ils traitent leurs esclaves avec quelque douceur. Certes, les Etats de l'Union ne sont pas plus que nos colonies françaises à l'abri de ces hommes qui se déshonorent par des cruautés de tigre, mais en Amérique on calcule trop bien, on sait trop le prix d'un nègre, pour le battre outre mesure : la cupidité l'emporte sur la colère, et un propriétaire soigne ses esclaves comme un éleveur soigne ses chevaux. Un esclave est bien habillé, bien nourri, bien traité ; il fait partie du capital du maître ; s'il meurt, il emporte avec lui une partie de ce capital. L'humanité n'a rien à voir dans ces ménagemens qu'on a pour lui : il jouit des avantages dont jouirait un chien, un oiseau achetés au poids de l'or : on tient à le conserver.

Les Américains sont les premiers spéculateurs du monde. Ils ont inventé, à propos des esclaves, un genre de spéculation qui fait honneur à leur cœur : ils ne se contentent pas d'acheter des noirs le meilleur marché possible, de les revendre le plus cher qu'ils peuvent ; ils s'en vont par tous pays, cherchant, flairant, achetant les esclaves intelligens, et qui annoncent quelque vocation pour une profession quelconque. Quand ils ont fait de ces hommes et de ces femmes soit d'habiles cochers, soit de savans *cordons bleus*, ils leur rendent une demi-liberté, ils les lâchent dans la ville, mais à la fin du mois chacun d'eux doit rapporter à la caisse du maître, celui-ci dix piastres, celui-là douze piastres. C'est un placement qui rapporte presque toujours 15 ou 20 0/0. Dans presque toutes les villes de l'Union, les nègres ont des clubs, des bourses communes, des caisses de secours pour ceux d'entre eux qui sont malades ou sans place. Dans ces clubs noirs, établis à l'instar des clubs blancs, on est admis après balottage, on joue, on fume, on cause ; il y a un président, un vice-président, enfin la parodie est complète. Seulement, comme de juste, les candidats ne sont pas *blackbollés*, mais *whitebollés*. Ces clubs nuisent beaucoup à la régularité du service parmi les domestiques de couleur. On ne peut envoyer un nègre porter une lettre sans qu'il ne cède à la tentation de s'arrêter quelques instans au club, et cette faute lui semble si naturelle, si légitime qu'il ne prend pas même la peine de s'en excuser. Quand, aux reproches de son maître il a répondu : *j'étais au club*, il croit tout fini, tout expliqué. Les domestiques, quelle que soit la couleur de leur peau, qu'ils habitent Paris ou New-York, ont des ressemblances instinctives. Ce que le nègre répond en Amérique, le domestique d'un de nos amis le répondait naguère à son maître. Adolphe de P... appelait depuis près d'un quart-d'heure son domestique Joseph à grands coups de sonnette, et Joseph ne venait pas ; enfin Joseph paraît.

— D'où venez-vous donc ? lui dit M. de P... avec impatience.

— Moi, monsieur ? je viens de la Bourse, où j'avais à parler à mon agent de change.

La réponse du blanc ne vaut-elle pas la réponse du noir ?

Le club noir de Baltimore s'appelle *Good-Will* (*Bon-Vouloir*). Il est des plus confortables et compte plus de deux cents mem-

bres. Les appartemens sont tendus en damas rouges, et tous les domestiques sont blancs et Irlandais, innocente et enfantine représentation à laquelle de malheureux Irlandais peuvent seuls se prêter pour quelque argent. Ces clubs pourraient susciter de graves difficultés au pays. Si jamais une insurrection noire vient à menacer les blancs d'Amérique, elle partira d'un de ces clubs ; ce sont des foyers de révolte tout trouvés et tout meublés ; à défaut de conspirations ayant pour but de conquérir leur liberté, ces clubs ne sont-ils pas des repaires dangereux où s'aiguisent les haines des esclaves contre les maîtres, et où se préparent dans l'ombre plus d'un crime et plus d'une vengeance ?

Le défaut d'ordre et l'absence de police sont insupportables à un Européen habitué à être ou à se croire toujours protégé par un pouvoir occulte et vigilant. En Amérique, chacun est obligé de se protéger tout seul. En voyageant, à table, au théâtre *chacun pour soi*, telle est la devise du peuple américain. On aurait tort de prendre cette habitude pour de l'égoïsme ; c'est du sans-gêne républicain, et pas autre chose. Au bout de quelques temps, on finit soi-même par s'y habituer et par faire comme tout le monde. Peu à peu on dépoille ces petites susceptibilités qui règnent si despotiquement en Europe ; on ne se fâche plus contre les gens qui vous bousculent, mangent votre dîner ou qui vous marchent sur les pieds. Ces faux points d'honneur ne sont pas de mise en Amérique, où l'on ne se bat pas pour un geste, pour un regard mal interprétés, mais où règne cependant un mépris de la vie dont rien ne peut donner une juste idée. Les chemins de fer qui sillonnent le pays sont juste assez solides pour que les chances d'arriver ou de ne pas arriver soient égales ; et puis, avec quelle audace ils pénètrent au sein des villes, dans les rues les plus fréquentées, s'arrêtant à chaque porte pour prendre des voyageurs ! Pas de barrières, pas une pour protéger la vie des passans ! Sur les grandes routes, c'est un pêle-mêle de voitures, de piétons, d'animaux et de wagons qui voyagent de conserve. De temps en temps on lit sur un poteau ces quatre mots, espèce de circulaire à l'usage de tous les voyageurs et de tous les chemins de fer : *Look out for locomotive* (Prenez-garde à la locomotive). Toutes les précautions se réduisent à ces quatre mots, et, sauf quelque bœuf stupide ou quelque cheval imprudent qui se font écraser, les accidens sont rares. Et cependant quels immenses réseaux de chemins de fer ! On voyage des jours, des nuits, des semaines ; on fait des centaines, des milliers de lieues, toujours emporté par la vapeur. Souvent on rencontre sur son chemin un de ces fleuves, un de ces lacs, océans en miniature, qui défient toute espèce de pont ; alors on quitte le chemin de fer pour le steamer, la terre pour l'eau, puis on revient encore au chemin de fer, et de wagons en steamers, de steamers en wagons, on finit par avoir franchi des distances fabuleuses.

Toutefois des chemins de fer américains, il n'y a pas grand bien à dire ; mais où le peuple américain est grand et prodigieux, c'est sur ses rivières, c'est sur ses bateaux à vapeur. Ne cherchez pas à compter ces navires qui partent, qui arrivent, qui vont et qui viennent : ils sont innombrables, magnifiques. Au premier signal d'une guerre, ils peuvent s'élaner sur l'océan, porter des soldats au lieu de passagers et des canons au lieu de fret. La force maritime de l'Amérique est autant et plus peut-être dans sa marine marchande que dans sa marine militaire. L'Angleterre n'a rien de semblable à montrer à ses amis ni à ses ennemis. Mais tout excellens, tout bien commandés qu'ils sont, ces bâtimens à vapeur présentent des dangers qui tiennent à l'audace et à l'insouciance des indigènes : peu de jours se passent sans être

signalés par quelque course entre bateaux à vapeur. C'est à qui arrivera le premier. Il ne s'agit plus d'un tour ni de deux tours du champ de Mars : la distance à parcourir est de deux à trois cents milles. Sur ce turf liquide, le cheval est un steamer, qu'il faut enlever, non des jambes et du fouet, mais à force de vapeur. Ces luttes durent quelquefois des jours entiers et quelquefois aussi se terminent avant la fin du voyage par une terrible explosion.

La concurrence entre les bateaux à vapeur ne se borne pas à ces combats de chaudière contre chaudière. Avant d'exposer votre vie, les steamers vous font passer par des épreuves moins dangereuses, mais fort pénibles. Pour la même destination deux, trois, quatre bateaux se présentent en lice et se disputent les voyageurs. Chacun à ses agents chargés de les empoigner et de les embarquer de gré ou de force. Cette presse ne s'opère pas sans lutte ; et si les passagers se laissent débonnairement embarquer, les steamers rivaux ne sont pas de si facile composition, et la victoire, chaudement disputée, coûte souvent aux victimes un bras, le pan d'un habit, une malle égarée dans la mêlée. Il ne s'agit pas cependant pour le vainqueur d'une grosse somme à encaisser, il s'agit de cinquante sous ; pour cinquante sous, on se promène toute la journée, dans des palais flottans sur la rivière de l'Hudson ou sur le lac Ontario. La concurrence a aussi du bon ; si elle tue les voyageurs, si elle déchire leurs habits, d'un autre côté elle épargne leur bourse.

La vie des Américains est une vie de locomotions et de locomotives. Hommes, femmes, enfants, vieillards, tout le monde voyage. Aux premières atteintes de l'été, ils abandonnent les villes et vont chercher la fraîcheur sur les bords de la mer ou au milieu des bois. Les hôtels se vident et se remplissent sans cesse. Dans ces hôtels règne une égalité dont ne s'accommoderaient guère nos petits grands seigneurs issus de juillet. Il n'est pas de petite maîtresse, si recherchée, si dédaigneuse qu'on l'a supposé qui ne soit obligée de se conformer à la règle commune. Il lui faut descendre à la table publique, il lui faut prendre sa place parmi les cent ou deux cents convives condamnés à se rassasier ensemble. La même égalité préside à la répartition des appartemens. On paie le même prix la meilleure chambre et la plus mauvaise ; celle qui est située au premier étage et celle qui est juchée au troisième. Les premiers arrivés prennent ce qu'il y a de mieux ; quant aux autres, *tarde venientibus ossa*, ils se contentent de ce qu'ils trouvent. Telle est cette fureur d'égalité, qu'on la pousse jusqu'à réveiller tous les voyageurs au même moment. A une heure indue, impossible, à sept heures, un horrible gong chinois mugit, retentit dans tous les hôtels. C'est le premier coup de cloche, un simple avertissement que le déjeuner sera servi dans une heure. A huit heures, toute l'Amérique déjeune, toute l'Amérique se remplit l'estomac d'eau chaude, de tartines grillées et de beurre qui n'est pas frais ; puis l'Amérique court à ses affaires, car elle a beau être en voyage, l'Amérique trouve toujours moyen d'avoir des affaires. A trois ou quatre heures elle dine, et jusqu'au lendemain matin elle appartient à sa femme et à ses enfans.

Ce besoin de voyages semble contagieux ; il gagne les Européens, les Français eux-mêmes, que le hasard des affaires ou une méprise de la justice a jetés en Amérique. Il est surprenant comme l'on prend vite les habitudes et les idées des gens avec lesquels on vit. Les préjugés, les dégouts qu'on a apportés avec soi de la patrie disparaissent, et l'on se sent froissé quand un compatriote frais débarqué se permet une observation maligne. De toutes les espèces de paysées et naturalisées, le pire est le Fran-

çais *américanisé*. Il est plus susceptible à l'endroit de sa nouvelle patrie qu'un indigène pur ; il prend feu au moindre mot ; il exagère d'abord avec intention ensuite malgré lui, les habitudes bonnes ou mauvaises, les mauvaises surtout, qu'il a trouvées dans le pays.

Tout Américain sans exception, marche avec son couteau ou avec son canif, souvent avec tous les deux. Loin de moi la fantaisie de métamorphoser d'honnêtes marchands de sucre ou de coton en farouches bravi disposés à jouer du couteau pour un oui ou pour un non. Les Américains font de leurs canifs un usage plus pacifique, chacun selon le rang qu'il occupe dans la société. Les uns ne peuvent boire sans taillader la table autour de laquelle ils boivent ; les autres d'une condition plus relevée, épiluchent des pommes, se taillent les ongles, ou se servent de leurs canifs en guise de cure-dents ; d'autres coupent les pages des mille et une brochures qui se débitent sur la voie publique. Enfin voici un cas exceptionnel, historique, positif, où le couteau joue un rôle pour lequel il ne semblait pas avoir été créé et repassé. Deux négocians ont une importante affaire à traiter, quelque grosse spéculation à monter en Chine ou ailleurs. Rendez-vous est pris ; ils s'y trouvent exactement ; mais avant d'entrer en matière, chacun tire de sa poche deux objets indispensables à la conférence, un couteau et un morceau de bois. La séance est ouverte. Dans la chaleur de la discussion ils s'escriment à qui mieux, chacun sur l'innocent morceau de bois. A chaque entaille qui vole, une idée nouvelle surgit, et grâce à ce précieux morceau de bois, l'affaire se conduit dans les meilleures conditions possibles. Le canif est à l'Américain ce que le fouet est au cocher, l'épée à l'officier, et ce que les lunettes sont au myope. Ce compagnon chéri ne le quitte jamais et deviendrait au besoin une arme entre les mains de ces hommes qui ne recherchent pas le danger, mais qui ne reculent pas devant lui.

Le Français *américanisé* ne se contente pas d'un canif et d'un couteau ; il porte avec lui tout un arsenal, et il se demande avec étonnement comment il a pu vivre si longtemps sans couteaux, et sans canifs ; et si par hasard il retourne momentanément en France, sa *coutomanie* devient un véritable fléau pour ses amis et surtout pour leurs meubles. Toujours par suite de cet esprit d'imitation exagéré, il chique avec passion, il se rase la figure comme un genou, et va le cou nu et débraillé. En voyage, il consomme des *sherry-Cobbler* (1), du thé et des gâteaux trois et quatre fois autant que l'Américain le plus altéré et le plus affamé. Le voilà arrivé à New-York. Il doit y passer vingt-quatre heures. Au lieu de se promener, de visiter la ville, il s'installe dans le parloir du rez-de-chaussée, et là, étendu dans un moelleux fauteuil de bois, les pieds à la hauteur de la tête, il offre aux passans le charmant point de vue de la semelle de ses bottes. Broadway, la plus grande et la plus belle rue de New-York, est bordé d'hôtels, et ces hôtels sont remplis de voyageurs qui tous prennent sans façon et sans exception cette position horizontale et nationale, si commode pour eux, si agréable à l'œil des promeneurs.

Pour un étranger habitué à faire de ses pieds un autre usage, c'est un spectacle étrange.—Comment trouvez-vous New-York ? disait un jour un Américain fanatique à un Parisien arrivé la veille ; quelle belle ville ? quel luxe ! quel bruit ! quel mouvement ! Notre Broadway ne vaut-il pas votre rue de la Paix ? N'êtes-vous pas surpris, charmé, ravi ?—On le serait à moins, répondit le Parisien avec enthousiasme ; c'est la première fois de

(1) Boisson composée de vin de Xérès, de zeste de citron, de glace et de sucre dont les Américains sont très friands.

ma vie qu'il m'arrive de me promener entre deux haies de semelles de bottes.

Heureusement pour le Parisien, sa réponse s'adressait à un Américain d'Amérique ; s'il l'eût faite à un Américain d'Orléans ou de Montargis, les choses se fussent terminées tragiquement.

Les femmes américaines s'abstiennent du couteau, du canif, et autres instrumens à l'usage d'un sexe moins délicat ; mais elles ont aussi leur faible, et elles professent pour le voile vert une prédilection particulière. Rempart épais et impénétrable, le voile vert les protège contre la poussière et l'ardeur du soleil ; l'hiver, contre le froid ; en tout temps, contre les regards indiscrets. Dans un pays moins vertueux, le voile vert servirait de compère à des amours clandestins. Quel mari, quel père reconnaîtrait sa fille sous ce masque protecteur ? En Amérique, le voile vert n'a rien à se reprocher, il ne couvre aucun méfait, il ne favorise aucune intrigue. Grâce soient rendues au voile vert ? mieux que tant de cosmétiques vantés, il conserve cette fraîcheur de teint, l'une des plus saillantes qualités de la beauté américaine, et qui se fanerait bientôt au contact d'un froid peu galant ou d'un soleil qui ne respecte rien,

III.

WHITE-HOUSE. (1)

La ville de Washington est le siège du gouvernement des Etats-Unis. C'est là que le président et les ministres ont élu leur domicile politique. Washington compte à peine 6 ou 8,000 habitans, mais ces 6 ou 8,000 habitans occupent autant de place que 40,000, tant leurs rues sont larges, tant leurs maisons sont isolées les unes des autres. Pendant l'été, Washington est un véritable désert ; l'hiver, la présence du congrès lui rend le mouvement et la vie. Aujourd'hui, une animation inusitée pour la saison règne à Washington, grâce aux officiers qui partent pour le Mexique ou qui en reviennent, grâce aux mères, aux femmes et aux jeunes filles qui viennent chercher des nouvelles de leurs fils, de leurs maris et de leurs engagés. Heureuses celles qui ont reçu une blessure, qui se sont distinguées dans la personne de leurs bien-aimés ! Sans avoir le fanatisme laconique de cette mère de Sparte qui disait à son fils, en lui remettant son bouclier ; *dessus ou dessous*, les femmes américaines sont sensibles à la gloire, et pourvu que les balles ennemies n'aient pas fait à leurs fils ou à leurs maris un tort irréparable, elles rendent grâce au ciel et se réjouissent de pouvoir s'appuyer sur le bras d'un héros.

Le principal, le seul monument de Washington s'appelle le Capitole. Avant d'entrer dans le Capitole, inclinons-nous devant la statue de Washington, le plus grand homme que produira l'Amérique. A des titres différens, Washington est pour l'Amérique ce que Napoléon est pour la France, il ne mourra jamais dans la mémoire du peuple. Chaque maison, chaque habitant, le pauvre comme le riche, possède son Washington en plâtre, en marbre, en bronze, gravé, colorié ou lithographié. Lafayette partage presque au même degré cette reconnaissance nationale, et partout où il y a un portrait de Washington, le portrait de Lafayette n'est pas loin. Toutes les villes ont leur rue Washington ou leur place Lafayette. La ville qui porte le nom du héros américain lui devait au moins une statue en marbre, et cette dette elle avait tenté plusieurs fois de l'acquitter, sans succès. Les statues se comptaient par dizaines, mais

(1) Maison blanche.

informes, et indignes de leur illustre modèle. Enfin, un artiste indigène, de cœur et de talent, se mit à l'œuvre. Par une petite dérogation à la vérité historique, le Washington en marbre du Capitole est représenté en costume romain. Le statuaire a oublié sans doute que, comme son ami Lafayette, Washington portait des culottes de soie, un habit à la française, des manchettes, un jabot de dentelle et de la poudre. Mais nous appartient-il bien, à nous autres Français, de nous montrer trop sévères envers le statuaire américain, nous qui possédons des Louis XIV et des Napoléon également travestis à la romaine ?

Au sommet de l'escalier qui conduit au Capitole, deux autres statues s'élèveront un jour ; pour le moment, il n'y a qu'une statue, mais deux piédestaux. La statue représente Christophe Colomb tenant une boule d'or dans sa main, le globe peut être, et la montreur à une jeune sauvage qui n'a pour tout vêtement qu'une coiffure de plumes, et qu'on est libre de prendre pour l'Amérique. Après s'être abstenu de toute admiration pour ce groupe de marbre, on entre dans une espèce de salle des Pas-Perdus bâtie en dôme. Sur les murs sont appendus des tableaux qu'on ne peut être tenté d'attribuer à quelque peintre célèbre, mais qui ont le mérite de rappeler des souvenirs glorieux à la nation. A droite, c'est le sénat ; à gauche, la chambre des représentans. Ces deux salles sont décorées simplement, sans colifichets, sans dorures. Il n'en saurait être autrement dans un pays où la modestie est à l'ordre du jour dans les régions les plus élevées du gouvernement, où les ministres reçoivent 30,000 francs par an, et où la liste civile du président s'élève jusqu'au chiffre énorme de 125,000 francs. Le chef actuel de l'Etat, M. Polk, donne l'exemple d'une simplicité républicaine, qui est belle, parce qu'elle est vraie. Avant d'arriver à la présidence, M. Polk n'était pas sans antécédent politique : il avait été le *speaker* du congrès, et le *speaker* marche après le président, le premier de l'Etat. Il avait été sénateur ; enfin, en matière de finances, il passait pour l'un des hommes les plus compétens. Sous l'administration du général Jackson, lorsque M. MacLane était secrétaire de la trésorerie, M. Polk travaillait sous ses ordres. Depuis, le petit Polk, comme on l'appelait alors, a bien grandi, et s'il n'a ni l'éloquence de M. Clay, ni les grandes vues politiques de M. MacLane, ni le génie de M. Calhoun, il n'était pas au-dessous du rang auquel l'ont porté les suffrages du peuple.

Le président des Etats-Unis demeure à Washington dans une habitation qu'en Europe, où l'on a l'habitude d'appeler les choses par leur nom, on appellerait un château, un palais ou tout au moins un hôtel ; mais pour d'ombrageux démocrates, ces justes dénominations étaient trop aristocratiques ; ils veulent bien que le président habite un château, mais ils ne veulent pas l'avouer, et ils ont baptisé la demeure présidentielle, *White-House*, *Maison Blanche*. Chaque citoyen a le droit de se montrer, quand il veut, à la *Maison Blanche*. Le président est accessible à tous, il n'est pas besoin de présentation officielle ; on se présente soi-même : l'étiquette se réduit à cette simple formalité. Le jour de l'an, ou le 4 juillet, anniversaire de l'indépendance américaine, la *Maison blanche* se remplit d'une société plus mélangée que d'ordinaire. Dans ces jours de réception solennelle, il n'est pas rare de voir le cocher de fiacre, qui stationne à la porte, confier ses chevaux à un confrère, et venir serrer familièrement la main du président ; et celui-ci de lui rendre sa poignée de main avec la même cordialité que s'il avait affaire à un membre du congrès ou à un diplomate étranger. Cependant ces familiarités ultra-républicaines ne se commettent pas régulièrement. Le mardi et le vendredi, les

portes de la présidence sont ouvertes à tout venant, mais les cochers de fiacre et autres n'abusent pas de la permission ; ils s'excluent eux-mêmes, car entre le président et le dernier des citoyens il n'y a ni gardes du corps, ni soldats ; il n'y a pas même de valets. Il n'est pas à Paris un petit rentier de cinq ou six mille francs, qui osât habiter une maison si mal gardée ; il est vrai qu'à la Maison blanche, les meubles ne craignent pas les voleurs. On dirait le salon d'un marchand de bois retiré des affaires : un vieux piano à queue qui a vu plusieurs générations de présidents et de présidentes, quelques chaises en paille, six fauteuils d'acajou, deux canapés, une lampe, des rideaux de mousseline blanche, un lustre ébréché en cristal, le portrait obligé de Washington, et c'est tout. Mme Polk fait les honneurs de ce somptueux salon avec une bonne volonté qui mériterait d'autres meubles : elle se lève, elle sourit, elle cause, elle donne la main, elle est très aimable, elle cherche à l'être. Mais deux ou trois années de règne qui passent sur la tête d'une femme, fût-elle un ange d'humilité, la changent toujours un peu. Mme Polk a beau se familiariser, s'humilier même : ses familiarités, ses humilités exalent un parfum de Reine. La royauté, la présidence si vous voulez, marquent ses élus d'un signe indélébile, et une femme ne serait pas femme si elle restait à *White-House* ce qu'elle était dans sa demeure du Kentucky ou du Tennessee. M. Polk est fort assidu aux soirées de sa femme ; il lui faut de graves occupations pour qu'il se dispense d'y paraître. Chez la présidente on ne sert ni thé ni gâteaux, ni glaces. Chez tout autre cette parcimonie serait singulière ; mais les appointemens du président ne suffiraient pas à abreuver et à nourrir la foule qui affluerait chez lui, si deux fois par semaine il y avait thé public à la *Maison blanche*. Cependant, pendant l'hiver M. Polk donne quelques diners, dont Mme Potel récuserait sans doute la responsabilité et le menu, mais qui brillent par la quantité, sinon par la qualité des mets. Quant aux équipages du président, ils n'exigent pas un nombreux personnel de cochers, de valets et de grooms. Ordonne-t-il d'atteler, ses ordres, ne courent jamais risque d'être mal interprétés ; il n'a qu'une américaine, voiture à tout vent, qui n'a pour le défendre contre la pluie, le froid ou le soleil, que des rideaux volans en cuir. Deux chevaux pacifiques menent cet unique véhicule.

M. Tyler, président par hasard, était moins modeste : deux chevaux ne suffisaient pas à sa dignité de rencontre, il lui en fallait quatre ; chez lui c'était moins de la vanité personnelle que de la faiblesse pour sa jeune femme. Quoique d'un âge mûr, M. Tyler venait de faire un mariage inespéré, et il sacrifiait à des goûts aristocratiques qui n'étaient pas les siens, mais que Mme Tyler partageait avec bien d'autres.

« L'aristocratie fait chaque jour de nouveaux progrès chez ces hommes qui ont peur du mot *château* ; et si elle n'a pas encore envahi la vie politique, elle se venge de cet échec sur la vie privée. Les Américains, rien n'est plus vrai, sont pleins de considération pour les titres nobiliaires ; par malheur, l'aristocratie de la naissance leur manque, et il ne leur reste que l'aristocratie de l'argent et l'aristocratie de l'uniforme. Un général, un colonel, fût-il de la milice, est un personnage, un seigneur. Le général Cass, le colonel Thorn, bien connus à Paris, n'ont jamais eu d'autres soldats à commander que quelques bizets ; ce sont des grognards, bourgeois, des héros de garde nationale, qui passeront à la postérité ni plus ni moins qu'un véritable officier, qu'un général pour de bon. Le général Taylor (celui là n'est pas un général de pacotille) succédera sans aucun doute à M. Polk, et il devra sa présidence autant au prestige de son grade qu'à sa victoire de

Buena-Visita. Taylor est-il whig ? est-il démocrate ? Nul ne le sait ; il ne le sait pas lui-même. Déjà des patriotes trop pressés lui ont demandé à quelle opinion il appartenait. Alors il a mis fièrement la main sur son épée. « Je suis le général Taylor, a-t-il répondu ; je suis le vainqueur de Buena-Visita. » Cette réponse gasconne a satisfait les questionneurs, et Taylor deviendra président sans avoir fait d'autre profession de foi. Cet engouement pour l'honorable général tient encore à une autre cause, à cet esprit d'opposition qui anime le peuple américain contre M. Polk. A tort ou à raison, on accuse le président de n'avoir pas traité le premier héros de la guerre mexicaine avec tous les égards qu'il méritait, et Taylor exploite habilement l'espèce de disgrâce dans laquelle il paraît être tombé. Enfin, amis ou ennemis du gouvernement whigs ou démocrates, tous demandent à grands cris le général pour président, tous veulent avoir à leur tête une illustre épée.

Avant de céder la place à Taylor, M. Polk trône à *White-House*, mais si modestement qu'il n'accepte pas même le titre d'excellence, que certains flatteurs seraient fiers de lui décerner. On ne pourra reprocher à M. Polk d'être jamais tombé dans une de ces vanités si communes à tout homme qui a le pouvoir en main. Il peut avoir perdu quelque chose de sa popularité, mais ce n'est pas pour avoir tranché du petit roi, pour avoir froissé les susceptibilités républicaines du pays. Malgré cela, il conserve un parti puissant dans le congrès, où il n'a à subir ni opposition systématique ni guerre à outrance. Ce pauvre M. Tyler, dont le nom revient sans cesse quand il s'agit d'un président impopulaire se laissait donner de l'excellence, presque de monseigneur. Dans une intimité de subalternes, au sein d'un simulacre de cour, il se consolait des humiliations que ne lui épargnaient ni le sénat ni la chambre des représentans. Dans le congrès, les accusations pleuvaient sur lui et son cabinet ; dans les rues, la caricature illustrait les rares amis restés fidèles à sa fortune politique, et la plaisanterie qui les avait appelés le *parti de l'omnibus*, parce qu'ils eussent tenu tous à l'aise dans un omnibus, cette plaisanterie eut un succès prodigieux et vécut plus que ne vivent ordinairement ces sortes de méchancetés. Le jour où le pouvoir fut retiré à M. Tyler, ce fut un immense cri de joie dans toute l'Amérique M. Polk, lui, se retirera des affaires publiques avec les honneurs de la guerre. Il n'emportera pas dans sa retraite les malédictions qui retentissent encore aux oreilles de M. Tyler ; on ne l'accusera pas injustement d'avoir vendu les places à l'ennemi, démoralisé et scandalisé le pays ; tout son crime sera cette guerre du Mexique, guerre de succès et de victoires, qui, dans quelques années, sera son plus beau titre de gloire. Il ne sera pas réélu, mais quel autre l'eût été à sa place ? Nous ne sommes plus au temps où il fallait à une popularité huit années pour mûrir, tomber et périr : les choses se passent plus lestement aujourd'hui, et le général Taylor lui-même n'obtiendra pas plus que M. Polk les honneurs de la réélection. Il apprendra ce que pèsent quatre années de présidence sur la tête d'un homme. Les rois s'usent vite à *White-House*, et se remplacent de même. Les meubles s'usent et ne se remplacent pas. Les habitudes d'économie sont tellement enracinées dans les esprits, qu'un président n'oserait se permettre de renouveler le mobilier de la présidence, mobilier qui remonte aux temps de Jefferson et même de Washington. Nous avons dit quel était le salon de réception de la *Maison blanche* : les appartemens particuliers sont plus modestes encore. M. Polk et Mme Polk vivent dans des chambres nues, démeublées, qu'un sous-préfet de quatrième ordre ne daignerait

pas habiter. Mais laissons un de nos compatriotes raconter lui-même une visite qu'il fit à M. Polk.

M. Polk avait bien voulu me donner rendez-vous chez lui à une heure : en Amérique le mot *audience* n'existe pas. A l'heure dite j'étais à la *Maison blanche*. Au rez-de-chaussée, que je connaissais déjà, je cherchai vainement un domestique, un cicerone ; je ne rencontrai personne, et je fus obligé de m'orienter tout seul. Je montai un étage, deux étages. Je retournai à droite et je me trouvai dans une grande pièce, ornée d'un pœèle en fonte, de deux chaises en paille, et dont les murs étaient blanchis à la chaux. Tous les journaux de l'Union étaient là, étendus sur un immense pupitre en bois blanc, qui va d'un mur à l'autre. Sur chaque journal était écrit à la main : *James K. Polk*, absolument comme sur les épreuves que les journaux de Paris servent gratis à leurs rédacteurs. Messieurs les journalistes ne sont pas traités moins cérémonieusement que le président des Etats-Unis. J'avais eu la main heureuse, ou plutôt le pied heureux.

Le hasard m'avait conduit dans le cabinet de lecture qui sert de salle d'attente avant d'entrer chez le président. Mais arrivé là, je n'étais guère plus avancé. A qui m'adresser ? Qui m'introduira ? Qui dira mon nom ? Je ne trouvai à la porte qu'une chaise assez douillettement rembourrée ; je sus depuis que ce devait être la place ordinaire du nègre du président ; mais en sa qualité d'esclave il jouit d'une liberté illimitée, et il est rarement à son poste ; aussi le président est-il le plus mal servi de tous les maîtres. Je me résignai à mon sort, et j'attendis que mon rendez-vous vint me chercher lui-même, puisqu'il m'était impossible d'aller au devant de lui : j'avais fait tout ce que je pouvais faire. Au bout de quelques minutes, ne voyant rien venir, comme sœur Anne, je me hasardai à sortir du cabinet de lecture, et je me lançai en éclaireur dans les dédales intérieurs de la *Maison blanche*. Je me croyais plus coupable que je n'étais réellement : la *Maison blanche* est aussi une maison de verre ; il est permis de voir tout ce qui s'y passe, et l'on peut pénétrer sans indiscretion là où l'œil a le droit de pénétrer avant le pied.

De corridors en corridors, j'arrivai au cabinet de M. Walker, le neveu, le secrétaire du président. M. Walker connaît et tolère les habitudes vagabondes du nègre avunculaire, et les répare même au besoin quand il n'est pas trop occupé. Il voulut bien annoncer ma présence à son oncle. M. Walker, ou le colonel Walker, comme on l'appelle par courtoisie, quoiqu'il ne soit pas même sous-lieutenant, est un jeune homme blond, pâle, gracieux et au regard intelligent. Grâce à lui, le président sut que j'étais là, et ce qui était plus important, le visiteur auquel il était en proie le sut aussi. Le président est trop poli, trop républicain, pour congédier personne. Il n'a pas de ces coups d'œil significatifs, de ces gestes d'adieu, dont nos hommes d'Etat ne se font pas scrupule d'abuser après quelques courts momens d'*audience*.

Aussitôt que le solliciteur ou l'ami du président jugea à propos de se retirer, celui-ci donna un coup de sonnette à l'adresse de son nègre, coup de sonnette bien inutile, car le malheureux esclave était toujours à l'état de marronnage. Ne recevant pas de réponse, M. Polk se douta de la difficulté, il vint lui-même me chercher, et cela, je vous le jure, sans mauvaise humeur, sans colère, M. Polk n'est pas grand, il a l'œil gris, vif et perçant, les manières d'un gentleman, le sourire spirituel et malin. Il me tendit la main, et me fit asseoir à côté de lui, autour d'une table près de laquelle il se tient ordinairement, et nous nous mîmes à causer, car on cause avec le président des Etats-Unis ; en Eu-

rope, c'est différent, dans les occasions analogues, on répond, on ne parle pas. M. Polk ne parle pas français, je ne pense pas qu'il soit jamais allé en France, mais il est plein de sympathie pour notre nation, et je ne vois pas pourquoi il se donnerait la peine de ne pas dire la vérité ; de temps en temps il cessait de parler, et se retournait pour obéir à cette nécessité humaine inexorable pour le président qui clique, comme le plus humble citoyen.

Après un entretien plus long que je ne l'aurais espéré, je quittai M. Polk. Né dans un pays où la simplicité personnelle du chef de l'Etat n'a pu se soustraire aux exigences de l'étiquette, j'admirais ces manières si dignes, si patriarcales, cette absence complète d'entourage, de valets et de cérémonial. Un jour cette simplicité disparaîtra ; un jour les vanités de l'Europe traverseront l'Océan et s'installeront à *White house*. Aujourd'hui, les choses sont encore telles qu'elles étaient à la naissance de la république. Tous les hommes qui ont passé par les honneurs de la présidence se sont contents du pouvoir réel qu'ils exerçaient, sans s'attacher aux formes extérieures, aux jouissances puérides d'une vaine étiquette. Un trait de la vie du général Jackson est l'expression la plus sincère de cette étonnante simplicité de mœurs.

C'était pendant un été de sa seconde présidence. Le général se trouvait à la campagne avec quelques amis et M. Pageot, alors secrétaire de légation, aujourd'hui ministre aux Etats-Unis. On allait se mettre à table : tout à coup survient un homme, un *demi monsieur*. La valise qu'il porte sous son bras indique un voyageur. Il entre : il ne connaît personne ; personne ne le connaît ; seulement il sait qu'il est chez le président de la république, et cela lui suffit. On annonce le dîner : l'inconnu jette sa valise dans un coin, et sans cérémonie va prendre sa place, ou plutôt la place d'un autre. Comme M. Pageot témoignait tout bas son étonnement.

—Ne faites pas attention, lui dit le président en parodiant un mot célèbre, ce n'est qu'un convive de plus.

C'était mieux qu'un convive de plus, car il mangeait comme plusieurs convives qui n'ont pas mangé depuis huit jours. En revanche, il ne disait mot. On ne peut faire bien deux choses à la fois. Cependant le général voulut s'assurer si décidément l'inconnu était muet :

—Monsieur, lui dit-il, vous venez de... du..

—Du Kentucky, monsieur, répondit l'inconnu ; et il se remit à manger.

A ce mot de Kentucky, le général fit un mouvement. En ce moment il se passait dans le Kentucky une scène électorale qui l'intéressait vivement. Deux candidats se disputaient les suffrages d'un district qui avait un représentant à nommer et à envoyer à la chambre. Des deux candidats l'un était l'ami, l'autre l'ennemi intime du président.

—Ah ! continue le général, vous venez du Kentucky ?

Ici le voyageur garda le silence ; il ménageait trop ses paroles pour répondre deux fois à la même question.

—Mais, poursuivit le président sans se décourager, vous apportez des nouvelles de l'élection de de..

—Oui, monsieur.

—Qui donc a été élu ?

—Ce n'est pas votre ami.

Le général Jackson était d'un naturel emporté ; mais chez lui les devoirs de l'hospitalité et le sentiment de l'égalité dominaient

toujours la violence de son caractère. Il ne répliqua rien à cette mauvaise nouvelle annoncée si brutalement.

Après le dîner l'inconnu s'étendit sur un canapé, prit sa tasse de café, son verre de liqueur, et l'esprit content, l'estomac plein, il s'endormit d'un profond sommeil. Une heure après, il se réveillait et partait sans avoir dit son nom, sans avoir remercié, sans même avoir salué son amphitryon.

Les Américains, chez qui la liberté est si complète dans toutes les choses bonnes et utiles, donnent également ce nom aux actes de cette espèce. C'est un tort. L'impunité du mauvais ton et des mauvaises manières n'est pas de la liberté : c'est de la grossièreté, deux choses qu'une nation civilisée ne doit pas confondre.

FV

GENESEO.

Les Napolitains disent *voir Naples et mourir* ! Les Américains ont tort de pas appliquer le même souhait aux chutes du Niagara. Jamais plus splendide, plus sublime spectacle n'est sortie des mains de la nature ; et ce n'est pas payer trop cher sa place à un pareil spectacle que de la payer au prix d'un voyage de deux mille lieues. Les bords de l'Hudson peuvent rivaliser avec les bords si vantés de la Loire et du Rhin. D'un côté des rochers formidables, menaçans, plantés d'arbres aussi vieux que le monde de l'autre, des maisons de campagne, où les aristocrates de New-York viennent oublier le cours des cotons et des mélasses. Plus loin, les rochers disparaissent et sur les deux rives du fleuve s'élèvent des villes et des villages. A chaque pas les steamers s'arrêtent, prennent ou déposent des passagers. Sur l'Hudson, trois bateaux à vapeur se font une guerre à outrance ; l'*Hendrick-Hudson*, l'*Alida* et le *Troy*. L'*Hendrick*, colosse aussi énorme qu'élégant, peut recevoir à son bord douze ou quinze cents voyageurs, et sa marche n'en est que plus rapide. Vive, pimpante, alerte, l'*Alida* le cède peut-être, pour la vitesse, à l'*Hendrick*, mais elle l'emporte sur le *Troy*, plus vieux, plus pesant et plus sage. Chaque jour battu par la jeune *Alida*, le *Troy* n'en conserve pas moins ses partisans, qu'il doit à la galanterie bien connue de son capitaine. Ce charmant marin, qui eût mérité d'avoir M. de Mackau pour amiral, ne permet pas, non-seulement qu'on fume, passe encore, mais qu'on dorme à bord de l'*Alida*. Partout où il y a des femmes, dit-il dans un langage musqué et fleuri pas de cigares, pas de sommeil. Les yeux ne sont faits que pour admirer, la bouche n'est faite que pour servir d'interprète à l'admiration. On conçoit que les dames aient adopté, quand même, le *Troy* et son charmant commandant.

En Amérique, si les hommes ne se gênent ni entre eux ni pour eux, ils se gênent du moins pour les femmes. Quand est venue la saison des neiges et des glaces, la population ne rêve plus que traîneaux. Chez les Américains, c'est une passion, c'est un délire. Celles qui sont trop pauvres pour posséder un traîneau, ont recours à un moyen aussi expéditif qu'économique. Elles arrêtent le premier traîneau qui passe ; si une place est libre, elles la prennent sans façon ; si toutes les places sont occupées, elles ne se découragent pas pour si peu de chose. Les genoux des cavaliers leur restent, et elles s'y installent d'autorité. Alors commence pour l'individu réduit à l'état de coussin une phase de tortures insupportables. Cette femme, qui s'est emparée de ses genoux, ne lui permet pas un geste ; il est défendu de se moucher, de tousser, de chasser de la main la mouche qui lui pique le nez,

sous peine d'être accusé d'attentat envers sa campagne. Le moindre mouvement de pied, de bras, de corps, lui est imputé à crime ; et s'il arrivait qu'une femme dans cette position intéressante crût avoir à se plaindre de son cavalier, elle n'aurait qu'à élever la voix, et à l'instant même le cavalier serait lapidé sans pitié par un peuple qui n'entend pas raison sur ce chapitre.

Mais ni le *Troy*, si galant que soit son capitaine, ni l'*Alida*, si rapidement qu'elle fende les eaux de l'Hudson, ni l'*Hendrick*, ne sont comparables à l'*Isaac Newton*. Il est sans exemple qu'une telle élégance ne soit jamais rencontrée sur terre et encore moins sur mer. C'est un rêve, un conte des Mille et une nuits. On s'assoit sur le velours, on s'endort sous la soie, on cause sous des lambris dorés, on marche sur des tapis de Smyrne ou de Téhéran. Mais toutes ces magnificences pâlissent devant la *Chambre de la mariée*. Vous connaissez cette mode américaine et anglaise, qui fait à tout nouveau couple un devoir impérieux d'aller s'aimer loin des yeux indifférens ou moqueurs de ses amis et de ses parens. Un jeune ménage, une heure après la bénédiction nuptiale, doit quitter le toit paternel, maternel, conjugal, où il serait si bien ; il doit s'adorer sur les grandes routes, sur les chemins de fer, sur les bateaux à vapeur, dans les auberges, partout enfin, excepté chez lui, au sein de sa famille, dans sa propre maison. Là décence a parfois de singulières idées. Le *Newton* a voulu profiter de ces mariages imposés aux jeunes mariés ; il a créé pour eux une chambre nuptiale et mystérieuse, charmant nid où les amoureux sont à l'abri des mauvais plaisans et des curieux. Ce qu'on raconte de ce délicieux réduit consacré à l'amour légitime passe croyance. Ce ne sont que triples rideaux de mousseline, dentelles, peintures allégoriques, parfums tièdes et enivrans, vins exquis ou liqueurs fraîches, bains parfumés et petit jour discret. Pour dix piastres, on passe un jour dans cet Eldorado. Mais il faut prouver qu'on a été marié le matin même. A aucun prix un couple de deux jours ne serait admis dans ce sanctuaire exclusivement réservé aux premières heures de la lune de miel. Tels sont les enchantemens féeriques accumulés dans la *chambre de la mariée*. On serait tenté de se marier, uniquement pour avoir le droit d'y pénétrer.

Sur les bateaux à vapeur qui descendent et qui remontent l'Hudson, l'ennui n'a ni le temps ni la permission de s'introduire. Aimez-vous les points de vue, le pittoresque, la verdure ? Voici *West-Point*, où l'on vient de New-York faire des pique-niques ; *Sing-Sing*, une prison modèle et qu'une délicate attention envers messieurs les voleurs a placée dans un endroit délicieux ; voici encore *Hyde-Park*, *Redhook*, *Stockport*, *Kinderhook*, villa de M. Van Buren, l'ex-président des Etats-Unis. Voulez-vous lire, manger, boire, vous promener ? Vous n'avez qu'à choisir entre les romans d'Alexandre Dumas ou d'Eugène Sue, les journaux, un pont de trois cents pieds de long et une buvette bien garnie. Préférez-vous un sermon, un vrai sermon ? Prêtez l'oreille et écoutez ce monsieur qui commence par une tête chauve et qui finit par des pieds d'éléphant. Il saisit une chaise ; il se hisse dessus ; il entonne une complainte. A ces accens enchanteurs on a bien vite reconnu un apôtre de la tempérance : on fait cercle autour de lui, et le sermon commence. Le lieu n'est pas mal choisi pour prêcher. A bord le prédicateur trouve un auditoire tout fait et qui ne peut lui échapper. Quelle éloquence sauvage ! quels cris rauques ! quels gestes désordonnés ! quelles furibondes déclamations ! On dirait qu'avant de monter en chaire, le prédicateur a eu soin ou besoin de recourir aux abominables liquides qui enflamment si fort son indignation.

Sur ses lèvres se pressent les personnalités, les injures. Il tonne surtout contre les vices du congrès avec une énergie qui, chez un autre peuple, friserait au moins la police correctionnelle. « Nos sénateurs, s'écrie-t-il, ivrognes ! Nos représentants, ivrognes ! Notre président, ivrogne ! Ivrognes, tous ceux qui ont prêté les mains à cette odieuse guerre du Mexique ! Etes-vous jamais allés à Washington ? Rappelez-vous ce cabaret qui fait face au Capitole ! Pendant les séances, jetez un coup d'œil dans ce cabaret, mais n'entrez pas, et vous verrez quelle est l'occupation des honorables membres du congrès. Ils boivent au lieu de parler, au lieu d'écouter au moins ceux qui parlent. Voilà les gens qui gouvernent ! Mes amis, vous ne voudrez pas ressembler à de pareils misérables ! Ne buvez que de l'eau. Avec de l'eau plus de femmes qui empoisonnent leurs maris, plus de maris qui battent leurs femmes, plus d'enfants rebelles, d'amis ingrats et perfides ; encore une fois, mes amis, ne buvez que de l'eau, et criez A bas l'alcool ! » (Textuel.)

Et l'apôtre descendit de sa chaise et but, coup sur coup, plusieurs verres d'eau. En buvant, il se livrait à des extases si délirantes, qu'on eut juré qu'il ingurgitait du vin de Champagne et du meilleur. Malgré lui, le prédicateur sentait l'insuffisance de sa parole, et il comprenait qu'il devait surtout prêcher d'exemple.

Cette démonstration en faveur de l'eau était à peine finie, que trois hommes fendent la foule et s'approchent du prédicateur. Deux d'entre eux demandent à s'enrôler sous la bannière de la tempérance ; ils inscrivent leurs noms et jurent sur une grande pancarte de ne jamais boire de vin, jamais d'eau-de-vie. Ces néophytes ne devaient pas être d'une conviction bien récalcitrante, ou ils avaient quelque autre raison d'en vouloir au vin et à l'eau-de-vie, car l'apôtre n'avait pas reçu du ciel une de ces éloquences saisissantes qui opèrent des prodiges séance tenante. A son tour, le troisième individu prit la pancarte qu'on lui présentait, mais au lieu de signer, il la roula dans ses mains, et tirant sa bourse de sa poche, « Mon cher, dit-il à l'apôtre, vous avez prêché d'or ; prenez cette piastre, et allez boire une bouteille de vin à ma santé, vous l'avez bien gagnée. »

La tempérance ne se repose pas exclusivement sur les prédications plus ou moins heureuses de ses propagandistes, elle a recours aux parades, aux cortèges, aux processions, où, revêtus de leurs insignes, les adeptes défilent dans les rues quatre par quatre. Ces promenades se terminent par des repas de corps, et l'appât d'un dîner copieux et gratis ne laisse pas que d'agir puissamment sur certaines consciences et sur certains estomacs. La tempérance ne compte pas dans ses rangs seulement des apôtres du sexe masculin, elle est patronnée par des femmes, et ce sont là ses meilleurs alliés. Les sœurs de la tempérance procèdent par des moyens presque infailibles : les unes adressent leurs plus charmants sourires aux frères égarés qu'elles veulent arracher au démon de l'alcool, les autres ne craignent même pas de s'enchaîner par un mariage : si le salut d'un néophyte chancelant est à ce prix. D'autres, c'est le plus grand nombre, regardent, au contraire, le mariage comme le tombeau de leur sainte mission, et elles croient qu'il y a plus de persuasion dans les yeux et dans la bouche d'une jeune fille que dans les sermons d'une femme mariée. Elles surveillent avec passion les *tempérans* qu'elles ont conquis ; elles stimulent leur foi, soutiennent leur faiblesse, et récompensent leur zèle. Enfin, on en cite une qui, soupçonnant un nouveau converti de retomber dans de vieilles habitudes, alla chercher jusque sur ses lèvres la preuve de son innocence ou de sa culpabilité. Le

tempérant n'était pas coupable, ce jour-là du moins ; il subit victorieusement l'épreuve. Il se trouva très flatté de l'aventure. Mademoiselle, lui dit-il, si vous traitez ainsi le prévenu, que ferez-vous pour l'innocent ? — A l'innocent, répondit la jeune fanatique, j'offre ma main.

Le *tempérant* feignit de ne pas comprendre cette réponse *ad maritum*, et tâcha de se tirer le moins mal qu'il put du mauvais pas où l'avait entraîné sa manie de parler. — Mademoiselle, dit-il galamment, permettez-moi de rendre à cette jolie main le baiser que vous m'avez prêté.

Les chemins de fer ont cela de bon qu'avec eux on n'est pas exposé aux sermons de buveurs d'eau ; mais ils n'ont que cela. C'est la seule consolation réservée au voyageur qui se rend à Niagara : depuis Albany, où l'on quitte l'Hudson, jusqu'aux fameuses chutes, on roule toujours sur une longue et interminable voie de fer. A mesure que l'on avance dans le cœur du pays, il ne reste plus rien de cette Amérique sur laquelle ont déjà déteint les habitudes de l'Europe : la verdure des arbres n'est plus la même, les lacs sont plus majestueux, les orages plus terribles, les hommes plus rudes, la nature paraît plus vigoureuse, les villes ont un caractère d'étrangeté qui frappe et qui étonne. Entre deux montagnes, comme si ce n'était pas assez d'un chemin de fer, un canal a été creusé, où les bateaux *prennent la file*, comme, un jour de Longchamps, les équipages aux Champs-Élysées.

A *Utica*, la scène change : aux rochers, aux horreurs de la nature succèdent d'immenses champs de blé et d'innombrables moulins à vapeur. L'aisance et la richesse se trahissent à chaque pas ; mais si riches qu'ils soient, les Américains ne se livrent jamais à des dépenses inutiles ; ils ne se mettent pas même en frais d'imagination quand ils peuvent s'en dispenser. C'est une économie de plus. Leurs villes, leurs villages, ils les ont baptisés de noms empruntés, les uns à l'antiquité, les autres à l'Europe moderne ; ils ont leur Rome, leur Paris, leur Syracuse, leur Memphis, leur Alexandrie, et ces noms contrastent singulièrement avec les noms du pays, avec les *Chittenango*, *Canandaigua*, *Buffalo*, *Chicago* et autres. Cette macédoine de noms ne laisse pas que d'être gênante pour des gens qui ont vécu vingt ans, trente ans, persuadés qu'il n'existait au monde qu'une seule Rome et qu'un seul Paris.

En France, les chemins de fer sont construits et entretenus avec un luxe sans égal, ce qui ne prévient pas toujours les catastrophes. En Amérique, à tout moment on passe à côté d'un accident terrible, et souvent, sinon presque toujours, on l'évite. Chez nous le viaduc de Barentin, un véritable monument, s'écroule avec fracas ; par delà l'Océan, le pont du lac Cayuga se contente, depuis des années, de vaciller comme un homme gris sans jamais tomber, et ce pont, le plus misérable des ponts, n'a pas moins de deux milles de longueur. Ramassis de vieux arbres, de vieux poteaux, de vieux clous, demain il n'existera plus peut-être, et franchement ce sera dommage. Parmi tous les ponts pourris dont jouit l'Amérique, il tient le premier rang, et on ne bâtera plus de pont qui ait, au même degré, le don de faire frissonner les cœurs les plus intrépides. Mais Dieu garde les chemins de fer américains et les pèlerins du Niagara !

En s'écartant un peu de la route ordinaire, au milieu des terres, on rencontre un petit village, Geneseo, un bijou, une merveille. De jolis petits cottages, cachés sous les arbres et sous les fleurs, bordent la route ou la rue. Ne cherchez pas un pauvre, ne cherchez pas même l'apparence de la pauvreté. A Geneseo, tout le

monde est propriétaire, tout le monde sait lire, tout le monde a sa maison de bois, avec tapis en hiver et nattes en été.

Il y a cinquante ans le pays appartenait aux Iroquois, sauvages d'un naturel doux et débonnaire. Ils cédèrent une partie de leurs terres à un jeune anglais nommé Wadsworth. A la tête d'une colonie de vingt hommes, M. Wadsworth prit possession de la terre qui devait être un jour Geneseo, et fit amitié avec le chef des Indiens, *Big-tree* (*Grand-Arbre*.) On voit encore l'arbre sous lequel fut signé le traité entre les hommes de l'Europe et les sauvages du nouveau monde ; il existe plus vert, plus vigoureux que jamais ; il a soixante-quinze pieds de circonférence, et les habitans conservent pour lui la vénération dont on entoure ordinairement une belle vieillesse. Bien plus, ils ont donné à cet arbre le nom du chef qui se montra l'ami si dévoué des blancs. N'est-il pas singulier que ce soit un homme qui s'appelle *Grand-Arbre*, et qu'il devienne le parrain posthume d'un arbre véritable ? M. Wadsworth a laissé dans le pays qu'il a créé des souvenirs impérissables. En 1844, il s'est éteint au milieu des respects publics. C'était un homme d'une trempe vigoureuse, que M. Wadsworth. Habitué en Angleterre aux recherches de la vie matérielle et de la vie intellectuelle, pendant le demi-siècle qu'il passa sur la terre d'Amérique, il ne cessa jamais de cultiver son esprit, de lire, d'écrire et de vivre en Européen délicat et distingué. Au milieu des plus rudes épreuves, il trouvait le temps et le courage de se consoler avec ses livres. Il avait dû se frayer un passage à travers les forêts ou à chaque pas il fallait abattre un arbre. Longtemps il coucha sous une tente de sauvages. Plus tard, de meilleurs jours lui furent pour lui : le *tueur d'arbres*, comme l'appelaient les sauvages dans leur langage imaginé, put contempler son ouvrage et se reposer sous le toit qu'il avait bâti lui-même. Le pays avait changé d'aspect : d'immenses champs cultivés couvraient la terre. Les Indiens s'étaient retirés, et le village de Geneseo s'était élevé comme par enchantement.

M. Wadsworth n'est pas mort tout entier ; les bibliothèques, les écoles qu'il a fondées n'ont jamais été dans un plus bel état de prospérité. Ses enfans ont continué l'œuvre paternelle. Au lieu d'aller jouir dans les villes, comme des rois fainéans, des richesses laborieusement acquises par leur père, ils vivent dans le pays qui les a fait riches. Leur maison est ouverte à leurs amis et aux malheureux. A Geneseo, il ne survient pas une infortune un incendie, une mauvaise récolte, que la famille Wadsworth ne s'attribue le droit de lui venir en aide. L'argent, ce grand corrupteur de l'époque, l'argent, qui change tant les hommes, n'a pas changé les descendants de M. Wadsworth. Seuls peut-être en Amérique avec les Livingston, ils mènent la vie de château, mais ce n'est qu'à la condition de rester simples, modestes et hospitaliers. Le luxe au milieu duquel ils vivent, et qu'on est si surpris de rencontrer au milieu d'une contrée perdue ils s'en priveraient s'il enlevait quelque chose aux mille bienfaits qu'ils répandent autour d'eux. Le *château de Geneseo* possède mieux que des appartemens somptueux, mieux que de la riche vaisselle d'argent, mieux que des vins exquis : il possède l'*Etoile de l'Est*, dont les grâces, l'esprit et la beauté sont populaires en Amérique.

Un jour l'*Etoile de l'Est* vint à Paris, M. de Rambuteau, ce papillon toujours jeune et toujours beau, lui fit les honneurs de sa bonne ville et mit deux ou trois fois sa loge de l'Opéra à sa disposition. Revenue en Amérique, l'*Etoile de l'Est* n'oublia pas les soins du galant édile, et elle le pria d'accepter quelques-unes des riches fourrures que produit le Canada, cette terre toujours fran-

çaise. Quant il le faut, le préfet de la Seine sait être généreux et magnifique. Il ne resta pas sous le coup d'un riche présent et dans l'élan de sa reconnaissance, il fit une folie, la seule peut-être du même genre dont il ait à se confesser dans sa longue carrière de Richelieu. Au bout de quelques mois, une caisse aux armes de la ville de Paris, arrive à Geneseo : sur le sommet de la caisse, on lit ces mots significatifs : *Très fragile*. On ouvre le précieux colis avec toute la prudence qu'il mérite ; on enlève clou par clou ; enfin l'on va jouir de la vue des éblouissans présens envoyés par le plus prodigue des préfets. Le dernier papier de soie est enlevé, et apparaissent deux flacons admirables, que les ennemis politiques de M. le préfet prétendent être sortis des fastueux rayons d'une boutique à vingt cinq sous.

M. de Rambuteau pouvait impunément déposer aux pieds de l'*Etoile de l'Est* sa porcelaine au rabais. Jamais elle ne l'eut cru capable d'une galanterie de vingt cinq sous. Si elle n'admira pas outre mesure les susdits flacons, elle les accepta sans soupçonner leur obscure origine. Mais un Parisien, qui avait reçu à Geneseo une hospitalité dont son cœur gardera le souvenir, trahit ce secret plein d'horreur. Au fond M. de Rambuteau n'est pas aussi coupable qu'il en a l'air. Ces flacons offerts à l'une des plus grandes dames de l'Amérique par un préfet, un comte, un pair de France, avaient surpris l'admiration de quelques naïfs et candides indigènes. En apprenant qu'ils pouvaient, pour la modique somme de vingt-cinq sous, se passer une fantaisie à laquelle ils n'avaient jamais osé penser, ils frémissaient de joie, et donnèrent l'ordre d'acheter à Paris, tous les flacons de même forme, de même couleur, et surtout de même prix ; et M. de Rambuteau, s'il n'a pas bien mérité de l'*Etoile de l'Est*, aura bien mérité des boutiques à vingt-cinq sous.

A Geneseo on marche d'étonnemens en étonnemens. Quel est cet ermitage frais ? Comme les allées sont balayées avec soin ! comme le tapis des gazons est épais et soyeux ! comme ces buissons de roses blanches ou violettes parfument l'air et réjouissent doucement les yeux ! deux cerfs, le mari et l'épouse se promènent insoucieux et rassurés ; cerfs trop heureux qui ne mourront que de la mort des patriarches. La maison respire un air de vieillesse coquette, qui ne peut avoir été rajeunie que par la main et le cœur d'une femme. Le jardin se continue jusque dans le salon. Des fleurs sur la cheminée, des fleurs sur le piano, des fleurs sur les tables ; des coussins de feuilles de rose recouverts en mousseline blanche garnissent les canapés ; des livres, de la musique, des meubles, des étagères sortis des mains de Riessner, le portrait de Jenny Lind ; déjà ! et des fenêtres qui s'ouvrent sur un paysage ravissant. N'allez pas prendre cette description pour une fantaisie de conteur, pour un récit de touriste. Il n'y a pas un mot qui ne soit vrai, pas une feuille de rose de trop. Ce petit paradis est la demeure terrestre d'une jeune femme, tantôt triste, tantôt gaie, élégante comme une Parisienne, qui monte des chevaux de pur sang, s'habille chez Falmyre, se coiffe chez Barenne, parle français avec grâce, et qui n'a presque jamais quitté Geneseo. Biens des lions américains ont tenté le voyage de Geneseo pour obtenir cette main, qui ne veut se donner à personne. La jeune femme voit défiler devant elle, avec ennui, ces hommages dont une autre serait fière. Moins sûre de son indifférence, elle ne laisserait pas s'épanouir tant de prétentions inutiles ; elle n'ouvrirait sa porte qu'aux amis, jamais aux amoureux. Si encore elle était coquette ! mais elle n'est que simple et bonne, et cette course

acharnée, intéressée, la fatigue sans qu'elle ose s'y soustraire.

En revoyant aujourd'hui Geneseo, que dirait un fils de *Bigtree* ? Sans doute il préférerait les femmes de son wigwam à ces deux femmes que nous avons surnommées *l'Etoile de l'Est* et *la Diane de Geneseo*. Un Européen serait moins difficile ou moins blasé. Si une fois il avait goûté de cette intimité charmante, il ne la quitterait qu'à regret pour les sémillantes marquises de la Chaussée-d'Antin, pour les raouts empesés de Londres. La vie de Geneseo a des contrastes saisissants ; des raffinements du luxe le plus recherché on passe sans transition aux scènes les plus sauvages. Le soir, après une causerie ou l'on fait assaut, non d'esprit, mais de souvenirs, quand on s'élançait dans une voiture emportée par des chevaux qui ne galopent pas mais qui volent à travers des prairies immenses parmi les milliers de bœufs qui paissent, c'est à se demander si l'on rêve ou si l'on veille. Tout à coup la voiture s'arrête, et ces animaux monstrueux viennent manger quelques poignées de sel dans la main de leurs belles maîtresses.

Cette petite esquisse de Geneseo resterait incomplète si Joseph n'y trouvait sa place. Et d'abord, qu'est-ce que Joseph ? Joseph est un roman, un type, un mythe. Il a été soldat, il a failli être prêtre ; il joue du violon, met du rouge, il porte une perruque blonde, Joseph a combattu à Waterloo, connu Talma, il a tutoyé Carême et balbutié devant Napoléon. Du service de la patrie, Joseph passa au service de M. Wadsworth 1er. mais il n'oublia ni la France ni le duc de Broglie, son premier maître. Dans le cours de sa vie américaine il lui est arrivé de parler si souvent du noble pair, que la malignité publique a décerné au valet le nom du maître, et que Joseph n'est plus connu à Geneseo que sous la qualification pompeuse de duc de Broglie. Joseph a main-

tenant soixante ans ; depuis la mort de M. Wadsworth il ne relève plus que lui-même, il est un des gros bonnets de l'endroit, et il ne tiendrait qu'à lui d'en être l'homme le plus heureux ; mais Joseph est en proie à une idée fixe qui trouble et empoisonne ses joies ; il voudrait revoir avant de mourir le duc de Broglie, la rue Grange-Batelière et l'Opéra. Si sa pauvre vieille femme n'était étendue sur son lit de mort, il mettrait sa perruque, et cinq semaines ne seraient pas écoulées qu'il serait assis à l'orchestre de l'Opéra. Cependant, comme il devrait se trouver heureux dans sa petite maison, au milieu de ses fleurs et de ses chiens ! comme il devrait craindre de la quitter ! et à son âge il veut courir le monde, traverser la mer ! Ah ! c'est que l'amour du pays ne s'éteint jamais tout entier dans le cœur de l'homme, et sous le plus beau ciel de la terre, il lui faut, s'il est Parisien les ruisseaux de Paris ; s'il est Anglais, les brouillards de la Tamise. Pauvre Joseph ! que deviendrait-il à Paris ? Sa rue Grange-Batelière ! on la lui a gâtée à force de l'embellir : son duc de Broglie le renierait peut-être ! Depuis le Joseph de Geneseo, M. le duc a vu défiler devant lui tant de Josephs divers, que le vieux serviteur, resté tant d'années fidèle au culte d'un nom, court grand risque d'avoir été oublié. Et cet Opéra, dont il parle le jour, dont il rêve la nuit, le retrouverait-il tel que le lui représente son imagination exaltée par trente ans d'absence ? Lui reste-t-il assez d'oreilles, assez d'yeux pour jouir des Branchus et des Bigottins de 1847 ? Mais à quoi bon donner des conseils à un vieillard, amoureux ou monomane ? Joseph, si Dieu lui prête vie, fera le voyage de Paris, et quand il l'aura fait, il pleurera ses illusions perdues.

CHARLES DE BOIGNE.

(A continuer.)

CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

ARMAND CARREL.

Ce que vous avez voulu depuis trente ans, Monsieur, ce que je voudrais, s'il m'est permis de me nommer après vous, c'est assurer aux intérêts qui se partagent notre belle France une loi de combat plus humaine, plus civilisée, plus fraternelle, plus concluante que la guerre civile, et il n'y a que la discussion qui puisse détrôner la guerre civile. Quand donc réussirons-nous à mettre en présence les idées à la place des partis, et les intérêts légitimes et avouables à la place des déguisements de l'égoïsme et de la cupidité ?

*Lettre de M. Carrel à M. de Chateaubriand.
(octobre 1834.)*



LE 20 mars 1823, un jeune homme de 23 ans s'embarqua furtivement à Marseille sur un bateau pêcheur espagnol qui faisait voile pour Barcelone ; ce jeune homme portait la veille encore l'épaulette de sous-lieutenant au 29e régiment de ligne. Un peu compromis dans l'esprit de ses chefs par ses opinions libérales, il avait reçu ordre de rester au dépôt à Aix, tandis que son

régiment était appelé à prendre part à l'expédition dirigée par le gouvernement des Bourbons de la branche aînée contre la révolution espagnole. Le jeune officier, affamé d'action, avait vainement réclamé contre la mesure qui le condamnait au repos ; n'ayant reçu en réponse à ses réclamations qu'une ordonnance de mise à la réforme sans traitement, il venait de se décider à donner sa démission, et, rendu à la liberté, n'ayant pu combattre dans les rangs français, attiré d'ailleurs par ses opinions vers la cause des constitutionnels espagnols, il partait joyeux, à l'insu de ses parents et de ses amis, pour aller mettre au service de cette cause son épée et sa vie.

A son arrivée à Barcelone, il trouva la ville remplie de réfugiés de toutes les nations, pour la plupart anciens soldats de l'Empire, qu'attiraient en Espagne l'amour des combats, le goût des aventures et l'espoir de quelque revanche à tirer du drapeau blanc. Tandis que d'autres réfugiés, campés sur les bords de la Bidassoa, essayaient en vain d'embaucher l'armée des Bourbons

en faisant briller à ses yeux les couleurs tricolores, les Français réunis à Barcelone s'organisaient en un bataillon, décoré du titre de bataillon de Napoléon II, vêtu de l'uniforme de la vieille garde, et marchant sous l'aigle impériale. Bientôt réduit de plus en plus par les rapides succès de l'armée d'invasion, ce bataillon français fut fondu avec les autres compagnies étrangères en un seul corps qui, sous le nom de *légion libérale étrangère*, forma un bataillon d'infanterie et un faible escadron de lanciers. Plusieurs compagnies n'étaient composées que d'officiers ; deux généraux étaient dans les rangs, portant la lance ; il y avait moitié de Français ; ceux qui ne l'étaient pas avaient servi dans les armées impériales. L'uniforme et les drapeaux étaient ceux de l'Empire ; un brillant et valeureux officier, le colonel Pachiarotti, avait organisé cette légion et la commandait. C'est sous lui que l'on vit, pendant plusieurs mois, des hommes rassemblés de toutes les parties de l'Europe, presque tous anciens soldats d'un même capitaine, venus dans un pays qu'ils ne connaissaient pas pour défendre une cause qui se trouvait être la leur, ralliés à l'ascendant d'un grand caractère, marchant où il les menait, souffrant et se battant sans espoir d'être loués ni de rien changer, quoi qu'ils fissent, à l'état désespéré de leur cause ; n'ayant d'autre perspective qu'une fin misérable au milieu d'un pays soulevé contre eux, ou la mort des esplanades, s'ils échappaient à celle des champs de bataille (1).

C'est à cette rude école de lutte et de malheur, dans cette campagne de Catalogne, dont il devait être un jour l'éloquent historien, que le jeune officier parti de Marseille fit ses premières armes avec une bravoure et un talent dignes d'un meilleur sort ; car la *légion libérale étrangère*, mal secondée par les troupes espagnoles, après avoir été décimée dans plusieurs rencontres, vint enfin se faire écraser devant Figuières, après deux jours d'un combat dont l'acharnement prouva que c'étaient des Français qui se battaient de part et d'autre. Le troisième jour, la petite phalange étrangère, diminuée des deux tiers, mais décidée à mourir les armes à la main plutôt que de s'offrir au supplice que réservaient les lois françaises à la plupart des survivants, se préparait à se faire exterminer jusqu'au dernier homme, lorsque le général baron de Damas lui offrit une capitulation, par laquelle il accordait aux Espagnols et aux étrangers les conditions ordinaires, et s'engageait à obtenir la grâce des réfugiés français.

Cette capitulation, dont les termes furent contestés plus tard par les réfugiés, ne fut pas complètement ratifiée par le gouvernement de la Restauration, au moins en ce qui concernait ces derniers, car aussitôt que rentrés en France avec leur épée et leur uniforme, ils parurent à Perpignan, ils furent saisis et traduits devant des conseils de guerre. M. de Damas, dont la garantie était invoquée par eux, déclara qu'il s'était engagé seulement à leur obtenir la vie sauve de la clémence du roi, mais non point à les soustraire à la condamnation qu'ils pouvaient encourir pour avoir porté les armes contre la France.

La plupart refusèrent de laisser dénaturer la convention de Figuières, et parmi les plus acharnés à revendiquer l'honneur d'une capitulation dont on lui refusait la garantie se distingua le jeune officier qui fait l'objet de cette notice. L'idée d'être considéré par des juges militaires comme un transfuge pris les armes à la main et qui s'est rendu à discrétion lui était odieuse ; et, plutôt que de s'en remettre à la clémence royale, il préféra, malgré les

instances de sa famille, épuiser toutes les chances d'une lutte judiciaire qui, au cas d'insuccès, aggravait d'autant sa position.

Deux fois condamné à mort à Perpignan, il parvint à faire casser ces deux condamnations pour vices de forme ; traduit à Toulouse devant un troisième conseil de guerre, il fut habilement défendu par le fameux avocat Romiguières. Les passions qui avaient fait la guerre d'Espagne étaient déjà un peu calmées ; la bravoure, la jeunesse, la physionomie loyale et franche de l'accusé, quelques paroles touchantes et chaleureuses qu'il prononça lui-même pour sa défense, tout cela émut le cœur des juges ; et, sur la simple preuve de l'existence de la capitulation, il fut acquitté à la majorité de six voix contre une, et rentra dans le monde, non point en coupable gracié, mais en soldat vaincu, qui ne doit la vie qu'à la garantie de son épée.

Toutefois, cette épée était brisée ; la carrière militaire, qu'il avait embrassée par goût, était à jamais fermée au jeune sous-lieutenant, mais la fortune lui réservait des dédommagements éclatants.

Encore quelques années et cet obscur officier, échangeant son épée contre une plume, devait conquérir avec cette plume, qu'il maniait comme une épée, le grade de général en chef de la grande armée des journalistes, l'armée la plus indisciplinée qui fût jamais, car on y compte autant de généraux que de soldats. Encore quelques années, et, une révolution aidant, ce sous-lieutenant allait devenir, pour ses adversaires comme pour ses amis, la plus haute, la plus brillante personnification de la presse politique en France. Encore quelques années, et la mort sanglante et prématurée de ce simple journaliste, malheureusement trop fidèle aux mœurs du soldat, devait produire en France et en Europe une sensation aussi vive que celle que produit la mort d'un puissant roi. Trente mille personnes de tous rangs devaient escorter sa dépouille, et l'on devait voir le plus grand génie littéraire de notre temps, l'homme d'Etat qui, de son cabinet, faisait, en 1823, mouvoir l'armée d'Espagne, le plus illustre des émigrés du drapeau blanc, venir pleurer sur la tombe du plus vaillant des émigrés du drapeau tricolore.

Jean-Baptiste-Nicolas-Armand Carrel naquit à Rouen le 8 mai 1800, d'une famille de négociants ; après avoir fait une partie de ses études classiques au collège de cette ville, il obtint de son père, la permission de suivre son penchant qui le portait vers la carrière militaire, et il entra à l'école de Saint-Cyr.

« A Saint-Cyr, dit M. Littré (1), il se distingua par son goût pour les exercices militaires et par la hardiesse de ses opinions politiques. Il fut regardé dès son début comme un homme mal pensant et surveillé en conséquence, persécuté même par le commandant supérieur. Un jour le général d'Albignac, qui commandait l'école, lui ayant dit qu'avec des opinions comme les siennes il ferait mieux de tenir l'aune dans le comptoir de son père : « Mon général, répondit Carrel, si je reprends l'aune de mon père, ce ne sera pour mesurer de la toile. » Cette réponse audacieuse fit mettre l'élève aux arrêts, et il fut question de l'expulser. Mais Carrel écrivit directement au ministre de la guerre, lui exposa les faits, et gagna complètement sa cause. Peu soucieux des études qui pouvaient le faire sortir avec un des premiers rangs, comme officier, Carrel s'occupait médiocrement de mathématiques, beaucoup de littérature, et, comme ses compositions ne roulaient que sur des narrations de batailles et des harangues mi-

(1) Deux écrits également distingués par des qualités différentes ont été publiés sur Carrel par MM. Littré et Nisard ; ils m'ont été très-utiles pour la composition de cette notice.

(1) Ce passage est emprunté au récit de Carrel lui-même.

litaires, il laissait ses condisciples bien loin derrière lui, tant par la pureté et la concision ferme de son style que par les idées hardies dont il savait à propos se servir quand il fallait de l'énergie."

Entré en 1821 comme sous-lieutenant au 29^e de ligne, qui tenait garnison à BÉfort et à Neuf-Brisach, il prit quelque part au complot militaire connu sous le nom de conspiration de BÉfort ; cependant il fut assez heureux pour que sa complicité échappât aux recherches de la police.

Se trouvant avec son régiment à Marseille, il écrivit, pour son début dans la carrière du journalisme, une lettre aux Cortés espagnoles, qui lui valut de la part du général de Damas, commandant de sa division une admonition paternelle, et qui contribua sans doute à le faire laisser au dépôt au moment de l'expédition.

Nous avons vu plus haut comment il se dédommagea de l'inaction qu'on lui imposait, et comment sa campagne de Catalogne le conduisit devant des conseils de guerre.

Après son dernier acquittement et sa sortie de la prison de Toulouse, il vint, en septembre 1824, à Paris, où il se trouva sans ressources, sans état, en butte aux mécontentements de sa famille, et, pressé par elle de se faire une profession en échange de celle qu'il avait perdue. Il songea d'abord à étudier en droit pour devenir avocat, mais il étoit entré à Saint-Cyr avant d'avoir fait sa philosophie, et il n'avait point le diplôme de bachelier nécessaire pour prendre ses inscriptions. Bien qu'il eût durant sa vie de garnison et son long séjour dans les prisons de Perpignan et de Toulouse, beaucoup lu et beaucoup écrit pour son instruction particulière, il ne lui vint pas d'abord l'idée de tenter la carrière littéraire ; les conseils de sa famille le portaient à se livrer au commerce.

M. Isambert qui avait été son défenseur dans ses recours en cassation, lui donna des lettres de recommandation pour M. Gévaudan et M. Laffite ; il fut question de le placer dans une maison de banque, mais ces différentes démarches n'aboutirent à rien, et déjà le jeune Carrel commençait à s'apercevoir qu'il étoit plus difficile de gagner du pain à Paris que de guerroyer en Catalogne, lorsqu'un de ses amis, M. Arnold Scheffer, le proposa comme secrétaire à M. Augustin Thierry, qui achevait alors son *Histoire de la Conquête d'Angleterre par les Normands*, et dont la vue déjà fort affaiblie réclamait le concours des yeux d'un collaborateur intelligent et actif.

L'illustre historien offrit au jeune officier l'équivalent de son traitement ; et, pour éloigner toute idée de subalternité qui eût été pénible à une âme aussi fière, il lui présenta sa tâche comme celle d'un homme appelé à *l'aider dans ses recherches historiques*, en ajoutant : " Ce travail sera peu amusant, mais il y aura peut-être quelque instruction à en retirer ; " une position offerte avec tant de délicatesse fut acceptée avec empressement et bonheur.

" Le travail de Carrel, installé auprès de M. Thierry, consistait, dit M. Nisard, à faire des recherches, à débrouiller, à mettre en ordre des notes, à corriger les épreuves de l'*Histoire de la Conquête*. Ces travaux et d'autres du même genre ne sont stériles et subalternes qu'entre des mains malhabiles ; un homme distingué y trouve de quoi déployer sa sagacité et exercer son goût. Carrel y montra dès l'abord assez de qualités solides pour qu'en très-peu de temps la ligne de démarcation s'effaçât par degrés entre le secrétaire et l'écrivain déjà consommé. M. Thierry, avec cette force modeste qui le distingue, aime à reconnaître tout ce que dut son dernier volume de l'*Histoire de la Conquête* à la collaboration de Carrel. Six mois se passèrent ainsi ; Carrel n'avait pas encore pris la plume pour son compte ;

un libraire étant venu demander à M. Thierry un résumé de l'*Histoire d'Écosse*, celui-ci, qui suffisait à peine à ses immenses travaux engagea Carrel à s'en charger. Carrel se mit au travail, et fit, avec les idées de l'*Histoire de la Conquête*, un court et substantiel résumé auquel M. Thierry dut, pour les convenances du libraire, mettre une introduction de sa main. L'ouvrage eut assez de succès pour que Carrel refusât désormais tout traitement. M. Thierry n'y consentit pas d'abord ; mais Carrel insistant, il fut convenu qu'il recevrait le traitement durant trois mois encore, après quoi il serait libre. Dans l'intervalle la mère de Carrel avait fait un voyage à Paris. Les lettres de M. Thierry ne l'avaient pas rassurée. Cette modeste existence d'homme de lettres paraissait la flatter médiocrement.

Elle avait besoin que M. Thierry lui renouvelât ses premières assurances, et se portât en quelque sorte garant de l'aptitude littéraire et de l'avenir de son fils ; dans deux dîners qu'elle offrit à M. Thierry elle l'interpella vivement sur ce sujet. " Vous croyez donc, monsieur, que mon fils réussira et qu'il se fera une carrière ?—Je réponds de lui comme de moi-même, dit M. Thierry ; j'ai quelque expérience des vocations littéraires ; votre fils a toutes les qualités qui font le succès aujourd'hui..." Le jeune homme écoutait sans rien dire, respectueux, soumis, et, à ce que raconte M. Thierry, presque craintif devant sa mère, dont la fermeté d'esprit et la décision avaient sur lui beaucoup d'empire. Carrel ne fléchissait que devant ses propres qualités ; car ce qu'il respectait dans sa mère n'étoit autre chose que ce qui devoit plus tard le faire respecter lui-même comme homme public."

Cependant, le succès promis à Carrel dans la carrière littéraire tardait à venir ; après avoir quitté M. Thierry il publia par ses conseils un nouveau *Résumé de l'Histoire de la Grèce moderne*. Le produit assez médiocre de ces deux premiers ouvrages avait permis à Carrel de jouir pendant quelques jours de l'indépendance ; mais sa bourse fut bientôt à sec ; il fallut essayer de vivre de cette vie précaire du littérateur en sous-ordre, colportant ça et là dans les journaux et les revues des articles tantôt refusés, tantôt oubliés dans les cartons. Cette existence si triste, et qui eût été insupportable pour Carrel, s'il n'eût eu, dans sa susceptibilité de soldat, un moyen toujours prêt de se garantir de l'insolence ou du dédain des heureux, dura plusieurs mois, et sa gêne devint bientôt si extrême qu'il dut songer de nouveau au commerce-

" Il choisit, dit M. Nisard, celui des livres, comme s'éloignant le moins de ses habitudes littéraires. Une demande de fonds fut faite à sa famille, qui lui envoya de quoi monter en société avec un ami, une modeste librairie qui n'eut le temps de ruiner personne. La mise de fond seulement y périt, au moins ce qui n'en fut pas employé à faire vivre Carrel pendant quelques mois. C'est dans l'arrière-boutique de cette librairie, sur un comptoir (1) auquel étoit attaché un gros chien de Terre-Neuve, que Carrel, tantôt plongé dans les recueils politiques anglais, tantôt caressant son chien favori, médita et écrivit l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre*. Ce livre parut en février 1827."

Dans cet ouvrage, le premier qu'il ait écrit par goût plutôt que sur commande de libraire, Carrel mit assez de lui-même pour qu'en le lisant on puisse se faire une idée de l'état de son esprit, alors qu'il l'écrivait. Il me semble que M. Nisard se donne beau-

(1) Ce comptoir, qui est tout simplement une table grossière, a été acheté par M. de Chateaubriand lors de la vente du mobilier de Carrel.—(Note de l'auteur.)

coup de peine pour prouver une chose très-évidente, savoir : qu'à cette époque l'opinion du jeune historien n'allait pas au delà de l'opinion des plus avancés, c'est-à-dire s'en tenait à la substitution d'une royauté consentie à la royauté du droit divin. Cette opinion ressort manifestement et du choix même du sujet et de la manière dont l'auteur envisage le résultat final, la révolution de 1688.

M. Littré va bien plus loin. Préoccupé sans doute, et à tort, par cette pensée que ce serait diminuer la gloire de l'honorable rédacteur du *National* de nous le montrer tel qu'il fut, c'est-à-dire partisan d'une monarchie constitutionnelle d'abord et républicain ensuite, il supprime d'emblée toute la première période des opinions de Carrel, période qui n'est pourtant pas à mon avis la moins intéressante, et qui se continue très-nettement, comme je le montrerai plus loin, au delà de 1830, jusqu'au ministère Casimir Périer.

Quoi qu'il en soit, l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre* ne fut guère plus remarquée que les précédents écrits de l'auteur. Soit que le talent littéraire de Carrel ne fût pas encore suffisamment formé, soit que ce talent eût besoin pour se produire dans tout son éclat d'être plus échauffé par le sujet sur lequel il s'exerçait, on ne trouva dans ce livre, écrit du reste d'un style simple et clair avec beaucoup de modération et de bon sens aucune de ces pages saillantes, aucune de ces vues larges et profondes qui dénotent un grand écrivain et un esprit supérieur.

Ce fut qu'un an plus tard, en 1828 dans deux articles très-détaillés sur la guerre d'Espagne, publiés dans la *Revue française*, que Carrel, appelé à parler de choses et d'hommes qu'il avait vus, à peindre des sentiments et des passions qu'il avait partagés ou combattus, se révéla tout à coup au public avec ses formes à lui, cette allure ferme et décidée, cette manière hardie et pourtant contenue parce qu'elle était sûre d'elle-même, ce style si habilement mélangé de coloris et de précision, d'élégance, de netteté et de vigueur, qui devaient donner tant de relief à ses écrits postérieurs.

Cette narration d'un brave expérimenté, pour me servir d'un mot de Gaspard de Tavannes que M. de Chateaubriand applique si heureusement aux pages de Carrel, ne se distingue pas seulement par la beauté sévère de la forme, la rectitude et la hauteur des idées ; elle est emprunte d'un caractère de justice et d'impartialité très-remarquable chez un soldat, et qui malheureusement plus tard ne résistera pas toujours chez Carrel aux entraînemens de la polémique quotidienne.

Bientôt la fondation du *National*, dont le premier numéro parut le 1er janvier 1830, vint ouvrir à Carrel l'arène où il devait trouver toutes les joies, toutes les ardeurs, tous les enivremens, tous les triomphes et tous les dangers du champ de bataille. Lié, à cette époque, d'amitié et d'opinion avec MM. Thiers et Mignet, il fonda de concert avec eux, et avec l'appui des sommités de l'opposition libérale la plus avancée, cette feuille destinée à préparer en France une révolution de 1688.

M. Littré nous parle ici, sans autre preuve à l'appui que l'assertion elle-même, d'une dissidence radicale d'opinion qui aurait séparé, dès le début, M. Thiers et Carrel ; il prétend que les pensées de Carrel allaient déjà plus loin que la substitution d'une dynastie à une autre ; aussi, dit-il, sa collaboration au *National* fut-elle rare, et il se borna presque à y insérer quelques articles de critique littéraire.

Il est vrai que Carrel, placé d'abord en troisième ligne au *National*, par l'arrangement conclu entre les trois fondateurs, en

vertu duquel chacun d'eux devait tour à tour avoir pendant un an la direction suprême de cette feuille, direction accordée d'abord à M. Thiers et qui devait revenir ensuite à M. Mignet ; il est vrai, dis-je, que Carrel, avec la conscience qu'il avait de sa valeur personnelle, supportant difficilement d'être éclipsé par ses deux collaborateurs, dont la position littéraire et politique était alors supérieure à la sienne, se tint un peu à l'écart durant cette première période du *National*. Un article sur la mort d'Alphonse Rabbe, un autre fort touchant sur le suicide du jeune Sauteret, gérant du nouveau journal, un essai sur la vie et les écrits de Paul-Louis Courier, et deux articles curieux et piquants contre les drames de la nouvelle école, dite *romantique*, pour laquelle Carrel n'eut jamais du goût, furent à peu près les seules traces de sa collaboration au *National*, depuis janvier jusqu'en juillet 1830. Mais, attribuer cette réserve de Carrel à une différence fondamentale d'opinion quant à la direction du journal, c'est se mettre, ce me semble, dans l'impossibilité d'expliquer comment et pourquoi Carrel, devenu, après la révolution de Juillet, maître du *National*, lui a fait, pendant presque un an, suivre, à peu de chose près, exactement la même ligne qu'il suivait sous M. Thiers. Si Carrel avait été engagé dès la Restauration dans les idées républicaines aussi avant que le dit M. Littré, comment aurait-il défendu si longtemps la monarchie de Juillet contre ses adversaires de toutes couleurs et attendu si tard pour passer dans leurs rangs ?

Dire avec M. Littré que Carrel n'agit ainsi qu'afin de ménager les transitions, c'est faire à mon avis trop bon marché d'une des plus belles qualités de l'illustre rédacteur du *National*, et j'aime mieux croire qu'il a combattu de bonne foi pour la monarchie, jusqu'au moment où il a cru de bonne foi qu'elle était plus nuisible qu'utile au pays.

Quant au peu d'activité de sa collaboration au *National*, alors que cette feuille était si brillamment dirigée par M. Thiers, le fait s'explique tout naturellement par la réserve d'un caractère qui répugne à combattre en sous-ordre, se sentant doué de toutes les facultés du commandement.

Telle fut la situation d'esprit de Carrel de janvier à juillet 1830. Il y a dans le travail de M. Nisard deux portraits destinés à donner une idée des changements opérés en lui par son passage du second rang au premier ; plusieurs personnes, qui ont connu le modèle dans ces deux situations, m'assurent qu'ils sont fort ressemblants.

Les voici :

« La première fois que je vis Carrel son nom commençait à peine à se répandre. Quoique, parmi ses amis, les plus sages ou les plus désintéressés n'eussent plus de doute sur son mérite, il luttait encore pour trouver sa place et s'agitait notamment depuis la fondation du *National* au milieu d'attributions incertaines et d'amitiés orageuses.....


Je fus d'abord frappé de la force qui éclatait sur son visage original et heurté et de la résolution un peu farouche empreinte dans toute sa personne. Plus d'attention me fit bientôt découvrir sous cette force une extrême finesse marquée par la forme même de ses lèvres et par un regard où la douceur insinuante se montrait sous la fierté et l'inquiétude. Peut-être n'aurais-je pas été au delà du premier aspect, si déjà une admiration vive pour quelques pages sorties de sa plume ne m'eût donné plus que de la curiosité pour sa personne.

LOUIS BLANC.

(A continuer.)

CHRONIQUE CANADIENNE.

SEPTEMBRE, OCTOBRE, NOVEMBRE, 1847.



Je ne sais quel mauvais génie m'a poussé un bon matin, à vous promettre, amis lecteurs, et à vous surtout, gentilles lectrices, une causerie de salon sous la forme d'une *Revue du mois*. C'était bien aimable de ma part ; mais le désir de vous plaire et de vous amuser un peu, ne justifie pas cependant ma témérité. J'aime à causer. En cédant à ce penchant, à cet amour de récits et de contes, qui fait nos délices à nous pauvres ouvriers de l'esprit, j'oubliais combien peu nos mœurs et notre condition sociales offrent d'inspiration, d'alimentation à ce genre d'écrits ; j'oubliais surtout les mille préoccupations qui m'assiègent dans la carrière ardue du journalisme. J'oubliais que j'appartiens maintenant tout entier à la presse militante et combattante, qui ne laisse pas à ses soldats plus de loisirs que n'en laissait jadis aux siens le petit caporal *quand il fatiguait la victoire à le suivre*. Je m'imposai la tâche de chroniqueur sans penser à tout cela. La chronique des salons de la capitale du Canada me souriait. Elle resplendissait en perspective de couleurs vives et attrayantes. A travers le prisme de l'imagination, elle était séduisante, ravissante de grâces et de beauté. Elle promettait d'être aimable, spirituelle, que sais-je enfin. Elle ne pouvait manquer dans tous les cas d'être d'un piquant intérêt. Je me laissai prendre à ce rêve doré. Je suivis ma chimère et je puis vous assurer que c'était bien une illusion d'optique s'il en fut jamais, de la pure fantasmagorie, car au fond, il n'y avait rien, moins que rien.

On peut remplir des colonnes de journal de politique toute crue ou vingt fois réchauffée, de nouvelles neuves ou vieilles, de faits plus ou moins curieux, étranges mirabolants, d'accidents, de choses incroyables palpitantes d'intérêt, de naissances, de morts, de mariages. C'est facile, on fait cela à coups de ciseaux ou à grands traits de plume. Il y a matière ; mais pour une causerie de salons c'est bien différent. *Anne ma sœur, ne vois-tu rien venir ?* La pauvre Anne regarde en vain de tous côtés et la chronique est aux ahois. Le sujet et la matière manquent. On peut tout à son aise contempler les étoiles qui scintillent à notre beau ciel, rêver d'amour et de bonheur, méditer les vanités de ce monde où bien travailler à toutes espèces de choses, excepté à une chronique. Essayez-en un peu pendant quelques mois et vous m'en direz des nouvelles. C'est qu'autour de nous il y a encore absence complète de tout ce qui inspire la littérature légère, surtout de tout ce qui alimente la causerie de salons, puisqu'il n'y a pas de salons. Que voulez-vous ? il faut bien prendre les choses comme elles sont. C'est là le sort de toute société nouvelle.

En Europe il y a dans chaque pays un monde à part, qui à lui seul, peut occuper et défrayer l'attention des salons et qui les fait.

c4

Les loisirs de l'opulence, la vie élégante et artistique créent les événements, les nouveautés, ces mille riens qui fournissent matière à la causerie. Ce monde là vit de bruit, de plaisir, d'animation ; il aime le neuf, l'éclat, l'imprévu, les accidents et il en fait ne serait-ce que pour se désennuyer ; chez lui les types sociaux se multiplient, les originalités abondent. Il y a toujours quelques figures ou quelques faits en relief, qui attirent l'attention, fournissent un croquis, un portrait une scène. Les arts, la littérature, le salon, sont des champs vastes et fertiles d'observation pour le philosophe, le moraliste, le conteur. Plus la vie sociale est changeante, variée, accidentée, plus l'homme doit être, pour me servir des termes de Montaigne, *ondoyant et divers*, et la femme aussi, quoique Montaigne n'en ait rien dit ; alors la science profonde du cœur humain offre plus de régions à explorer. Là bas encore dans ces sociétés avancées en civilisation, toutes les classes se ressentent du contact et de l'influence de la classe privilégiée par la fortune, les lumières, le talent. Le pays lui-même s'il est avancé en science et en arts, s'il est couvert de glorieux souvenirs historiques, de monuments, de chefs-d'œuvre, vous inspire et vous fait poète et écrivain à votre insçu. Ces grandes choses, ces nobles goûts du beau, se répandent dans toutes les régions sociales. La pensée générale en garde toujours quelque chose. Le sentiment populaire s'épure, s'élève, grandit. L'Intelligence se développe, se communique, traverse les masses, les réchauffe, les vivifie. Plus il y a d'éducation, de lumières, plus il y a de chaleur, de vie, d'animation.

Il en sera ainsi plus tard pour les sociétés de l'Amérique, et notre cher Canada aura bien sa part dans le brillant avenir de civilisation qui leur est promis. Laissons le maître d'école en campagne, soutenons le dans sa sainte et rude mission, nous jeune hommes de la nouvelle génération ; que l'éducation populaire soit notre mot d'ordre, notre cri de ralliement et tout ira bien. Ne nous décourageons pas, parce que nous en sommes à nos premiers travaux dans le sillon ardu de la vie sociale. C'est le temps des manœuvres, a dit un écrivain du pays ; eh ! bien ! sans honte, mais avec cœur, soyons manœuvres. Le temps des peintres et des sculpteurs viendra ensuite.

Ne nous étonnons pas si notre société canadienne n'offre pas maintenant ces agréments, ces grandeurs, ces frivollés des civilisations avancées ; si la vie est froide, prosaïque à l'excès, monotone et routinière.

Quand tout le monde travaille, s'agite, circule dans le même cercle, sans bruit, sans faste, avec une parfaite précision de mouvements, il doit en être ainsi. Il n'y a pas de place pour la chronique, puisqu'il lui faut sans cesse du nouveau et que le plus souvent le neuf est aussi rare parmi nous, que l'argent chez les avocats sans causes, chez les médecins sans malades ou chez les

notaires sans clients. Ce que l'on fit hier, on fera demain, vous faire la revue d'un mois, c'est vous dire l'histoire de l'année.

Les choses étant ainsi, vous auriez grand tort de vous plaindre de moi.

J'ai fait pour vous rendre,
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre

et si tous mes soins pour vous être agréable ne m'ont rien servi, ce n'est pas ma faute.

L'automne de 1847 a été aussi remarquable par sa température douce et charmante, que le printemps a été orageux et tardif. Jamais nous n'avons eu de plus brillants soleils, des cieux plus purs, de nuits plus magnifiques. Aussi avons nous prolongé bien au-delà de l'époque ordinaire, le temps de la villégiature et des voyages. Les touristes étrangers et ceux du pays ont pu circuler dans les trois derniers mois ; ils ont pris une revanche, car durant l'été le typhus les tenait tous chez eux. Personne n'osait sortir et il y avait certainement de grands risques à se mettre en route sur des chemins encombrés d'émigrants malades.

Malgré les beaux jours de l'automne, notre société a conservé une physionomie triste et rêveuse. Le fléau que l'émigration a jeté cette année sur nos rivages, a sévi jusqu'à ces dernières semaines avec une effrayante intensité, et a fait tomber sous ses coups trop de nos bons et utiles compatriotes pour ne pas répandre au-dessus de nos têtes, comme un long voile de deuil et de douleur. La mort de plusieurs des membres de notre digne clergé, celle surtout de notre très-estimé GRAND-VICAIRE HUDON, celle de notre respectable maire JOHN E. MILLS, ont fait une profonde et pénible sensation qui dure encore. Mais le typhus est presque entièrement disparu et les dangers qui menaçaient nos familles pour l'hiver, qui s'avance, semblent être disparus avec lui.

La saison que nous venons de traverser a été témoin d'un grand nombre de fêtes et de réjouissances populaires qui laissent encore après elles des sentiments de vive satisfaction et de bons, d'utiles souvenirs. Je veux parler des exhibitions et des réunions agricoles. Ces sortes de fêtes, qui sont nouvelles pour nos populations ont été brillantes dans beaucoup de localités. Les expositions ont vu affluer par milliers nos bons habitants des campagnes, qui ont prouvé par là, combien ils ont à cœur leur amélioration morale et matérielle ; que c'est à tort qu'on les accuse de vouloir demeurer dans l'ornière de la routine et de manquer d'émulation. L'intérêt que nos compatriotes semblent prendre depuis quelques temps aux progrès de l'agriculture et de l'industrie est de bon augure pour notre avenir social et politique. L'éducation qui se répand chaque jour dans nos campagnes, développera de plus en plus ces goûts et ces besoins de progrès qui caractérisent les peuples modernes. Je dois le dire, ici, et je sens un vif plaisir à le répéter, la presse canadienne a secondé merveilleusement ces bonnes dispositions du peuple à s'instruire et à se faire meilleur, plus moral, plus laborieux, plus industriel, plus riche, plus heureux. Je ne dis rien des difficultés soulevées dans les campagnes, à propos de la mise en opération de la loi des écoles. Quelques intrigants sans foi ni loi, ont voulu exploiter à leur profit la crédulité et la bonne foi des gens ; mais leurs efforts seront infructueux. Le maudite race des *étéignoirs* en Canada est à jamais condamnée à la honte et à l'ignominie. Chacun de ces mécréants portera sur son front un stigmate d'infamie et le peuple en les

voyant passer, dira d'un ton de souverain mépris : c'est un *étéignoir*.

Parmi les progrès de l'industrie qui commence à se développer au milieu de nous, je dois mentionner la continuation des grands travaux du chemin de fer du St. Laurent et de l'Atlantique. Ces travaux poussés avec activité, nous promettent pour la fin de l'année prochaine, l'ouverture du chemin de Montréal à St. Hyacinthe. L'inauguration du chemin de fer de Lachine a été une belle fête industrielle. Grand concours de peuple, voyage d'essai, enthousiasme populaire, force discours sur l'occasion et sur tous les chemins de fer possibles et impossibles, le tout humecté de quelques verres de champagne ; comme vous voyez, c'était complet.

Une entreprise canadienne qui vient de commencer ses opérations, et qui rencontre déjà de bien vives sympathies, c'est la manufacture de verre de Vaudreuil de M. Desbarats. Elle a un droit légitime à une mention honorable, car ses produits font l'admiration des connaisseurs. Rien ne peut surpasser la beauté du verre soufflé à cette fabrique.

Un autre événement qui intéresse beaucoup le monde financier et industriel, c'est la prise de possession de la nouvelle BANQUE DE MONTREAL par cette institution financière ; cette bâtisse élégante et d'une architecture supérieure à la plupart de celles de notre ville, en fait un bel ornement. La BANQUE DU PEUPLE prendra possession de l'ancienne édifice de la Banque de Montréal. Ainsi ce quartier de la Grande rue St. Jacques devient le quartier des affaires. Il n'y a pas vingt ans, il était hors de la ville ; aujourd'hui la ville s'étend aux pieds de la montagne avec ses bacs de gaz, ses boulevards et ses industries. Il ne lui faut maintenant que quelques embellissements, pour quelle soit brillante, coquette et mondaine. Croyez vous, par exemple, qu'une bonne fontaine, de grands arbres et des fleurs feraient mal en face de notre magnifique église, sur la Place d'Armes ? la fontaine pour laver, les arbres et les fleurs pour purifier un peu l'atmosphère de la cité. Nous avons besoin de verdure. Et il faut espérer que bientôt notre municipalité fera de ce sujet, l'objet de ses soins éclairés, bienfaisants. Que partout dans notre ville comme dans toutes les villes modernes, dans les lieux qui le permettent, des eaux jaillissent en gerbes ou tombent en cascades. Que partout on trouve des ombrages ou des fleurs ! Quelles réjouissent gratis de leurs riants couleurs les yeux du public et ceux du pauvre. Le peuple vous saura gré de cela. Il perdra ses mauvais instincts. Ramenons au milieu de la corruption de Montréal, quelque chose si ce n'est des plaisirs du moins des goûts champêtres.

J'ai peur que ce soit difficile, mais toujours faut-il le tenter. La capitale, il faut bien le dire, a un air cavalier, un désinvolture excessive, une physionomie de dissipation et de vices qui fait peine à voir. C'est un mélange de mœurs hétérogènes et dissemblables, qui donne à notre société une allure étrange. Il y a encore à Montréal des prétentions excessivement raides, des vanités aristocratiques, qui sont d'autant plus ridicules, que la plupart des familles ont une commune origine roturière, bien connue de tous. Le luxe des équipages et des toilettes vous fait rêver aux comtes et aux marquis de l'ancien régime. Vous ne faites pas un pas dans nos rues sans rencontrer des myriades de voitures somptueuses, qui les sillonnent en tous sens.

Ce luxe fou, ces fastueux étalages, éprouvent de temps à autre, croyez-moi, de bien désolants mécomptes. Un cri profond triste, s'échappe quelquefois des bourses vides. Le pactole se tarit

dans sa source et ne laisse plus couler que de maigres filets, insuffisants aux gosiers altérés, qui bordent ses rives. Alors il faut renoncer au monde et à ses pompes et souvent entrer dans cette vallée de larmes et de misère, qu'on appelle la pauvreté. Mais consolons-nous dans nos regrets. Dans notre bonne ville, il y a un monde choisi, au milieu duquel se conservent encore les traditions qui sont l'honneur des familles, les bienséances publiques qui défendent les mœurs et les vieux, les bons usages qui servent de liens à la société. Ce monde là a aussi son élégance toute française, sa franche gaieté, son urbanité, sa politesse proverbiale. C'est à lui à conserver toujours nos saintes croyances, nos mœurs, notre nationalité. Que cette chaleur, ce feu sacré qui l'anime, se répandent du centre aux extrémités de la grande famille canadienne, qu'il communique à tous ses membres, un même esprit d'union, de fraternité, de patriotisme.

La crise commerciale et financière qui sévit maintenant dans la Grande Bretagne et dans quelques parties de l'Europe a eu ici du retentissement. Plusieurs de nos maisons de commerce en ont senti le contre-coup. Cette crise a gêné partout la circulation. Une espèce de panique s'est répandue parmi nous ; le numéraire est devenu rare. Il semble que ceux qui le possèdent, le cachent comme si une invasion de barbares nous menaçait. Comme nous écrit un correspondant Européen : Le moyen âge, cette époque tant calomniée par les historiens, les poètes, les philosophes et les romanciers, avait cela de bon qu'on n'y connaissait guères les crises industrielles et financières. Tous les quinze ou vingt années on avait une bonne petite famine et quelque peste anodine qui vous décimaient bel et bien les populations, mais ne les empêchaient pas cependant de s'accroître. Aujourd'hui, malgré tous les progrès accomplis dans l'organisation des sociétés, la main décharnée de la famine est venue frapper à notre porte, et la peste, sous la dénomination moderne de choléra, semble reprendre sa marche interrompue depuis quinze ans. Parti des bords empestés du Gange et de l'Indus, le fléau franchit comme la première fois les hauts plateaux de l'Asie, contourne les bords de la mer Noire, attaque simultanément la Turquie et la Russie méridionale, poursuit sa marche au Nord, et se déclare à Moscou, pour s'abattre bientôt sans doute sur toute l'Europe occidentale. Si donc les Ides de Mars nous ramènent le choléra, nous aurons tout éprouvé et tout subi, dans le cours d'une année, la famine, la crise financière, ce fléau des temps modernes, puis, comme complément final et dernier, la peste sous forme de choléra. Cependant, ne nous alarmons pas par anticipation, et défendons-nous de la peur du mal aussi bien que du mal de la peur.

Le typhus, le choléra, toutes les misères, tous les maux dont la Providence nous frappe, ne nous ont pas encore fait oublier que l'automne et l'hiver sont les saisons des bals, des soirées chantantes et dansantes. C'est bien heureux, car autrement la vie deviendrait insupportable. Que deviendrions-nous en eslet, sans la société des Dames ? Pour moi, je l'avoue franchement, je suis de l'opinion de cet écrivain aimable, qui disait que loin des femmes, il aimerait mieux appartenir à la famille des rhinocéros qu'à celle du genre humain. Il avait raison n'est-ce pas ? mille fois raison, car sans elles, le commencement de la vie serait sans appui, le milieu sans bonheur et la fin sans consolation.

Cet écrivain se serait prononcé, je crois, avec encore plus d'énergie en faveur du beau sexe, s'il eût été présent aux charmants bals qui ont inauguré cette année à Montréal la saison dansante. Le premier était le Bal de Bienfaisance du 16 novembre où on a dansé beaucoup pour les pauvres. Le second le bal de la Sainte Catherine. Ces bals nous ont rappelé le bon

vieux temps, tant ils ont été gais, joyeux, ravissants. La beauté canadienne y a brillé d'un vif éclat. Pour ne parler que d'elle, je vous dirai combien j'aime ce sourire fin et gracieux, cet œil bleu, ce regard tendre ou brulant qui la distingue, cette finesse délicate de traits, cette sensibilité exquise, ce spirituel babil, et en même temps cette simplicité enfantine qui la font belle à son insçu et quand même elle ne le serait pas. Oh ! laissez moi encore vous vanter les femmes de mon pays, cette fleur de poésie, que n'a pas encore gâtée le souille de la civilisation. Est-il rien de comparable à une canadienne douce, aimable et bonne ? une femme qui ne connaît ni sa grâce, ni sa beauté ; qui exhale autour d'elle un parfum mystérieux ; auprès de laquelle le soleil vous paraît plus chaud, le ciel plus pur, l'horizon plus bleu ; qui ne parle pas de romans, de modes, de théâtres, mais beaucoup de ménage, de choses intérieures et de sentiments ; dont le visage s'éclaire d'une joie douce et pure au récit de ce qui est bien, de ce qui est beau, de ce qui est grand ; qui ne sait s'embellir que de sa propre beauté, qui rougit aussitôt qu'elle aime et qui alors vous laisse lire sur son front les idéales extases qui enivrent son cœur. Croyez-moi, il n'y a rien de pareil nulle part, et si vous voulez une compagne, ne sortez pas du pays.

On a quelque fois reproché à nos femmes de n'être pas assez instruites, assez savantes. Il y a souvent de l'exagération et de l'injustice dans ce reproche. Une femme doit cultiver son éducation, mais elle doit se garder de trop de science. Un bas bleu apporte l'enfer dans un ménage et peut assombrir la plus belle vie. Imaginez donc une femme qui vous parle politique, classique ou romantique, astronomie, grammaire, algèbre, etc., l'idée seule m'en donne le frisson...

Je ne dois pas terminer cette chronique sans vous dire un mot des hôtes de MONKLANDS. Ils se sont trop associés à nos plaisirs et à nos fêtes pour que je les oublie. Leurs Excellences le comte et la comtesse d'Elgin, durant les trois derniers mois, ont fait le tour du Canada. Ils ont partout été reçus avec enthousiasme et des démonstrations de joie et de plaisir. La comtesse est toujours gracieuse et aimable, on ne peut plus, le comte très populaire. Les nobles voyageurs ont partout paru prendre un vif intérêt aux progrès du pays et à tout ce qui le concerne. A Montréal dans ce dernier mois, le comte et la comtesse d'Elgin ont honoré nos bals publics de leur présence ; et notre société en faisant plus intime connaissance avec eux, a pu apprécier d'avantage les qualités éminentes, qui distinguent le gouverneur-général et sa dame. Je puis bien ajouter qu'on attend avec impatience l'ouverture des salons de Monklands. Le premier bal de la comtesse sera le signal d'un grand nombre d'autres. Il y a loin de la ville à la résidence du gouverneur, très loin ; mais en hiver, c'est un plaisir. On aime par une nuit froide de neige et de frimats, une longue promenade en *sleighs* et au bout un quadrille, une polka, une valse.

Voici l'hiver, lecteurs, le froid hiver avec son blanc manteau de neige, sa voix stridente et son ciel nébuleux. Aimez, si vous voulez, le printemps et l'été, le printemps pour ce qu'il promet, l'été pour ce qu'il donne ; fouillez avec bonheur dans la corbeille embaumée de l'automne, mais ne calomniez pas l'hiver, qui nous rassemble dans une joyeuse causerie sous le même toit.

Nos hivers Canadiens sont ordinairement assez gais ; je ne puis vous dire, comment sera celui qui s'avance. Dans les circonstances où nous nous trouvons, à la veille des élections générales, nulle doute que la politique, les luttes du forum et de la tribune n'occupent beaucoup l'attention des salons ; mais consolez-vous, belles et aimables compatriotes, vous ne serez pas abandonnées. Nous reviendrons près de vous, souvent pendant la lutte, retremper nos âmes et nos courages, chercher l'inspiration, puiser le sentiment qui fait vivre, l'énergie qui fait triompher.

L. O. L.

FAITS DIVERS.



Il est question en ce moment d'un congrès général des républiques de l'Amérique du Sud, dans le genre de celui qu'avait provoqué Bolivar en 1828. Ce congrès aurait pour but de former une ligue entre les différents états, afin d'assurer à jamais leur indépendance, l'intégrité de leur territoire et leur prospérité réciproque par des conventions d'intérêt général qui obligeraient toutes les parties. Il se tiendrait à Valparaiso. Les états qui déjà ont souscrit à ce projet, sont : le Chili, l'Equateur, la Nouvelle-Grenade, le Pérou et la Bolivie. Ces républiques forment un centre important, et leur réunion, si elle s'accomplit, peut influer sur les destinées de l'Amérique.

—Le pape Pie IX a tenu, le 4 nov. un consistoire secret. Après une allocution, Sa Sainteté a fermé la bouche aux cardinaux Giraud et Dupont, créés et préconisés dans le consistoire du 11 juin dernier. Après diverses propositions, le pape a de nouveau ouvert, selon la coutume, la bouche à LL. EE. Enfin, Sa Sainteté a assigné au cardinal Giraud le titre presbytéral de Sainte-Marie-de-la-Paix, et au cardinal Dupont le titre presbytéral de Sainte-Marie-du-Peuple. Les deux cardinaux, de retour de Rome, sont arrivés le 15 à Marseille.

—M. de Bonald, archevêque de Lyon, vient de suivre l'exemple de l'archevêque de Paris et de l'évêque d'Orléans. Il a publié un mandement dans lequel il ordonne des prières pour Pie IX et pour le succès des réformes du Souverain-Pontife. Le mandement de M. de Bonald se termine par une invitation faite aux fidèles de prêter leurs concours, en lui envoyant leur obole, au Pape et à son œuvre civilisatrice.

—Par bref du 28 septembre, le pape a nommé commandeur de l'ordre royal de Saint-Grégoire-le-Grand M. Frasey, curé de Saint-Nicolas-des-Champs, doyen des curés de Paris. Le nonce apostolique, en remettant le brevet à M. Frasey, lui a dit que l'intention de Sa Sainteté était aussi d'honorer en lui le clergé de Paris.

—M. Wiseman, nommé provisoirement vicaire apostolique du district de Londres, vient d'adresser à son clergé une lettre pastorale, par laquelle il lui annonce son entrée en fonctions.

—En dépit de tristes intrigues, Madrid, en certaines circonstances, conserve encore plus de dignité que Paris. La reine d'Espagne assiste à des bals, à des fêtes, à des représentations théâtrales, où l'on a le courage de laisser chanter sous son vrai nom l'*Hymne à Pie IX*, et où la cour donne le signal de l'enthousiasme pour le régénérateur de l'Italie.

Nous lisons à ce sujet dans un journal du Midi ; “ Deux cent cinquante voix, accompagnées d'un orchestre innombrable, ont fait retentir le théâtre du Cirque de la musique que Pie IX a inspirée à Rossini. Au milieu des strophes de l'hymne, deux figures allégoriques ont apparu dans les nues, représentant la Religion et la Liberté. La première, qui est sortie à droite, portait une croix et un étendard blanc, avec les autres emblèmes du christianisme; la seconde, vêtue des caractères qui lui sont propres, sans oublier le bonnet phrygien, portait à la main le drapeau espagnol. Elles se sont réunies au milieu du théâtre, où elles ont entrelacé leurs bannières, en même temps que paraissait dans le fond un autre

nuage où se voyaient un soleil et au milieu un globe où était écrit le nom de Pie IX. La musique et le spectacle ont été accueillis par de longs et chaleureux applaudissements.

—La clôture du congrès scientifique de Venise a eu lieu vers la fin de septembre, d'une manière bruyante, mais sans trouble. Dans la réunion générale, qui comptait plus de 3,000 personnes, car on avait fait un grand nombre d'invitations, on a prononcé des discours sur des matières importantes pour l'Italie. M. Cantù, auteur de l'*Histoire universelle*, s'est surtout distingué en parlant pour une ligne douanière italienne, et en faisant l'éloge de Pie IX, le pontife réformateur. Les applaudissements de toute la salle ont accompagné les paroles de l'orateur, malgré la présence de l'archiduc Reynier, vice-roi, et des autres autorités du pays. Le congrès a décidé qu'il se réunirait l'année prochaine à Sienne et en 1849, à Bologne.

—Nous lisons dans la *Gazette de France* l'anecdote suivante :

“ Le cardinal Lambruschini, ministre rétrograde de Grégoire XVI, avait écrit à plusieurs communautés religieuses pour les engager à faire des prières afin de tirer le pape actuel de son aveuglement.

“ Une de ces lettres fut envoyée à Pie IX, qui fit prier le cardinal de venir le voir. Le cardinal ayant répondu qu'il était souffrant et qu'il ne pouvait venir que le lendemain, le pape fit dire qu'il allait se rendre chez le cardinal, qui alors se hâta de se rendre au Quirinal.

“ Arrivé auprès du pape, le Saint-Père lui mit entre les mains la lettre adressée aux communautés, et, quand le cardinal en eut pris lecture : “ Vous comprenez maintenant, lui dit-il, que je ne pouvais me coucher sans vous avoir pardonné.”

—L'escadre anglaise était encore à Malte le 15 octobre. Elle attend, à ce qu'il paraît, des ordres avant de mettre à la voile pour les côtes d'Italie. Elle se compose des vaisseaux l'*Hibernia* monté par l'amiral Parker, le *Trafalgar*, le *Rodney*, l'*Albion*, le *Superbe*, et le *Vanguard*, de la frégate *Thétis*, et de plusieurs frégates à vapeur. Cette escadre formera trois divisions ; l'une mouillera sur la rade de Naples, l'autre de Civita-Vecchia et la troisième de Livourne.

—M. le prince de Joinville est parti le 17 des îles d'Hyères, à bord de la corvette à vapeur le *Titan*. On dit qu'il se rend à Civita-Vecchia.

On écrit de Paris au *Times* que le voyage du prince en Italie a pour objet, non la reprise du commandement de l'escadre de la Méditerranée, mais l'accomplissement d'une mission diplomatique qui lui est confiée.

—La Russie a exporté, l'année dernière, pour 32 millions 891,622 roubles d'argent de blés, près de 150 millions de francs.

—Il résulte, d'un résumé du mouvement du commerce des Etats-Unis, que pendant l'année, du 1er septembre 1846 au 31 août 1847, il a été exporté de ce pays pour l'Europe : 3,382,521 quarts de froment (farine comprise) ; 2,619,682 q. de maïs ; 124,152 q. de seigle ; 60,225 q. d'avoine ; 38,544 q. d'orge ; ensemble, 6,224,125 quarts de grains de toute espèce, c'est-à-dire environ dix-huit millions d'hectolitres. Sur cette énorme quantité, l'Angleterre a reçu plus de 5 millions de quarts, représentant au cours d'achat une somme de 251 à 300 millions de francs.